

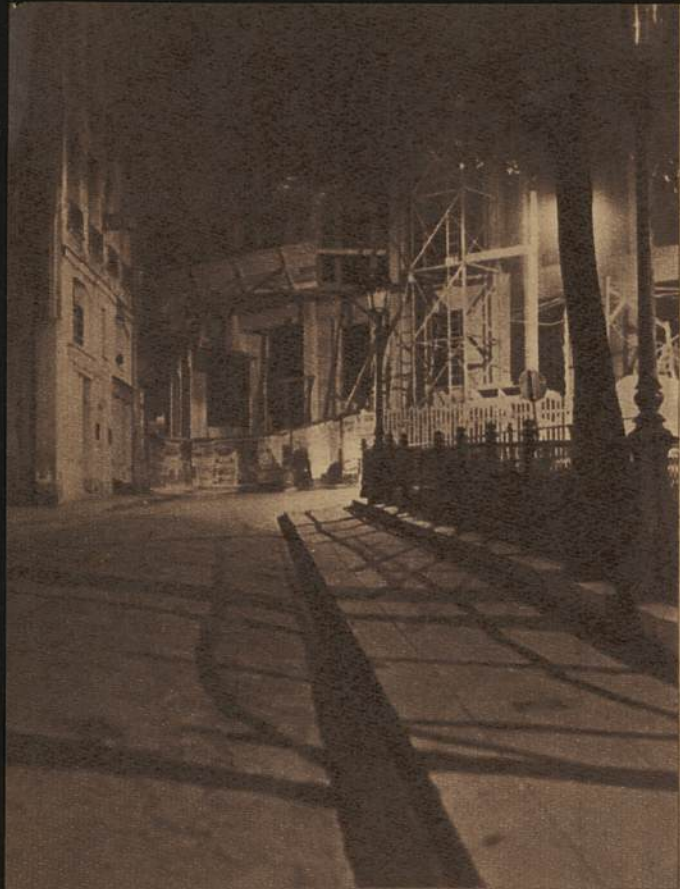
DETECTIVE



LA FEMME AUX OREILLES FENDUES

Nadia, l'étrange fille, a succombé aux criminelles manœuvres d'un faiseur d'anges. La France s'appauvrit tellement en enfants, qu'il faut lutter farouchement contre les louches officines où l'on tue les germes de vie.

(Lire, pages 2 et 3, l'enquête de René-J. PIGUET)



L'emplacement, rue Jean-de-Beauvais, où le cadavre de la malheureuse Nadia fut abandonné.

On vient de trouver, dans la rue, une femme assassinée. Immédiatement, la presse, la police déploient toute leur activité. Et les « informateurs » donnent.

Mais l'on s'aperçoit que Nadia a pu succomber à des manœuvres abortives. Alors, l'intérêt languit, les indicateurs rentrent dans leurs tanières, attendant une meilleure occasion. Ce n'est que ça !...

Détective ne se tait pas, car les destructeurs de germes de vie sont des criminels, tout comme les autres. Par ces temps dramatiques où la France a besoin d'enfants, en ces moments où l'on mène campagne pour la natalité, la sonde est aussi haïssable que le poignard ou le revolver.



COMMISSAIRE Sorbonne à Police Judiciaire. On vient de découvrir, rue Jean-de-Beauvais, le cadavre d'une femme paraissant âgée de trente-cinq ans. Lobes des oreilles traversés et coupés. Elle est vêtue d'une robe de chambre à pois blancs, chaussée de souliers sport. A proximité du cadavre ligoté et enveloppé dans un tapis de table, se trouve une petite voiture d'enfant en mauvais état...

Le télégraphiste de service dans sa cage du troisième étage de la Police judiciaire, laissa dérouler le ruban du récepteur et, sans attendre la fin, attaqua le secrétaire de nuit de la Direction.

— Allo. Un crime commis rue Jean-de-Beauvais. Une femme ligotée et déposée dans la rue. Je vous fais descendre le télégramme aussitôt terminé.

La machine judiciaire vient d'être déclenchée. Déjà, dans ces vastes locaux, tout à l'heure si tranquilles, les sonneries retentissent. M. Roches chef de la fameuse brigade spéciale est alerté :

— Quoi ? vous dites une femme étranglée et ligotée à laquelle on aurait arraché ses boucles d'oreilles ! Décidément c'est une épidémie depuis deux mois. Faites prévenir l'inspecteur principal Goret, ainsi que Legendre et son équipe, je crois qu'ils sont de permanence cette nuit. Il faut faire vite.

En effet, dans une enquête criminelle, la condition essentielle de réussite est due le plus souvent à la rapidité. Il s'agit de prendre les assassins de vitesse.

L'enchaînement des faits

3 h. 10. — MM. Guy, Misset et Pierre Tissier, employés dans des restaurants, rentrant à leur domicile, leur service terminé et passant place Marcelin-Berthelot remarquent une femme enroulée dans un tapis de table, étendue dans le ruisseau. Ils s'approchent. La tête de la malheureuse est coincée contre le trottoir. Ses jambes sont ramenées en arrière et maintenues par sa robe nouée à l'extrémité inférieure. Du sang s'écoule encore lentement de sa bouche et du nez. Elle ne donne plus signe de vie. De plus à proximité se trouve une petite voiture d'enfant dite « Poussette » en très mauvais état et portant également des traces de sang, indiquant nettement que ce véhicule a servi au transport du cadavre. C'est dans ces conditions que Police secours est avisé. M. Deveaux, commissaire du quartier de la Sorbonne, procède aux premières constatations, et fait transporter le cadavre à l'hôpital Cochin.

4 h. 30. — L'inspecteur principal Legendre est déjà sur les lieux avec ses collaborateurs Lesigne, Couade et Boilet.

— Je pense que l'identification ne saurait tarder,

fait-il ; cette femme est en peignoir, sans vêtements de dessous, elle est simplement chaussée. C'est certainement une habitante du quartier. Couade et Boilet vérifient actuellement dans les établissements ouverts à cette heure et dans les hôtels.

— Mais, elle a été étranglée dit-on ?

— Elle porte quelques traces au cou, mais il faut attendre le docteur Paul pour être fixé. Du reste, le patron doit se rendre à la morgue avec le principal Goret. Car, ce qui nous presse actuellement, c'est la photographie afin de la présenter pour l'identification.

6 heures. — Mais, à la Morgue, d'autres constatations importantes devaient être faites. Les blessures des oreilles que l'on avait attribuées à un arrachement brutal des bijoux, n'étaient que des incisions produites par une lame de rasoir, comme si l'on avait voulu provoquer une saignée afin de rétablir la circulation du sang.

Les vêtements étaient scrupuleusement examinés dans les moindres replis par les enquêteurs, sans qu'aucune indication n'y soit découverte.

— Vous ne pensez tout de même pas, trouver une facture de livraison dans la poche de chaque victime, fit en souriant M. Roches. Dans une heure, les photographies seront tirées. Nous allons mettre toute la brigade spéciale sur cette affaire. Il faut connaître l'identité de cette femme aujourd'hui. Quant aux motifs exacts de la mort, le docteur Paul nous renseignera.

Mais, déjà, l'inspecteur principal Goret avait réparti à chaque enquêteur un rayon précis pour effectuer les vérifications.

— Ce véhicule et son chargement n'ont pas pu

Renée Bourdon, l'étrange fille, pour avoir voulu vivre sa vie finit bien tristement entre les mains d'un faiseur d'anges...

effectuer un trajet de plus de 200 mètres, avant la chute, expliquait-il. Toutes les maisons sans exception doivent être visitées, on doit trouver ou le propriétaire de la « poussette » ou le domicile de la victime. A titre indicatif cette femme a dû subir il y a quelques années deux opérations au ventre.

— Mais ne serait-elle pas enceinte de quelques mois, fit un inspecteur ?

— Comment le savez-vous ? laissez cela au docteur Paul !

11 h. 30. — Toutes les dispositions sont prises, le « patron » a vérifié lui-même les déclarations des premiers témoins. Il s'est mis en rapport avec M. Deveaux, l'actif commissaire du quartier de la Sorbonne qui avait procédé aux premières constatations. L'inspecteur Levitre a saisi une toile et un sac découverts à proximité, rue de Lanneau, et sur lesquels on remarquait une étiquette ainsi libellée : P.-L.-M. de Saint-Victor-Thizy à Hayendre. P.-V. Etat Via Le Mans, partie de sept colis 10/3.

— Il n'y a plus qu'à attendre le résultat des vérifications des enquêteurs, déclare M. Roches, et mettez-moi quelques inspecteurs dans les cafés.

— Le patron a raison de mettre tout le personnel là-dessus, le premier jour, me disait Goret, une affaire comme celle-là, doit se « manger » chaude.

14 h. 15. — Allo, ici Bertrand, je suis rue de la Montagne-Sainte-Genève, je viens de...

C'est Nadia !

— Alors ! vous l'avez identifiée ?

— Oui, au 32 rue de la Montagne-Sainte-Genève. Elle occupe seule une chambre au 1^{er} étage depuis



LA FEMME AUX OREILLES FENDUES

deux ans. On la connaît dans le quartier sous le prénom de Nadia, mais en réalité c'est Bourdon Renée, née en 1908, à Pacy-sur-Eure, mécanographe en chômage. Elle vivait séparée de son mari depuis deux ans, mais celui-ci habiterait le quartier.

Il n'y a aucun doute sur l'identité. Elle a quitté l'hôtel hier vers 15 h. 30, vêtue de la façon même dont elle a été découverte cette nuit.

14 h. 30. — La perquisition est en cours, dans la modeste chambre occupée par la victime. Par sa correspondance, les enquêteurs vont suivre sa vie comme dans un livre ouvert. De suite M. Roches a écarté la thèse du crime commis à ce domicile, de même que le vol. Aucun meuble n'a été fouillé. Du reste la disposition des lieux n'aurait pas permis un acte semblable sans être entendu des patrons de l'hôtel occupant la chambre voisine.

— Ah ! Voici un rendez-vous pour ce soir 18 heures dit l'inspecteur principal Legendre en présentant une lettre à M. Roches...

— C'est de Jean !... Parfait, il s'agit du deuxième amant. Alors envoyez Lesigne et Couade au rendez-vous, pour le conduire à mon bureau. Maintenant, vous, Legendre, occupez-vous donc de l'étudiant Pierre... auquel vous ferez prendre le même chemin.

Renée Bourdon, jolie, élégante, n'indiquait pas son domicile à ses amants. Elle trouvait sans doute l'extérieur et l'accès de son hôtel par trop modeste. Toute sa correspondance était adressée poste restante, et, c'est ce qui explique la première difficulté rencontrée par les enquêteurs pour identifier d'une façon certaine les personnes avec lesquelles elle entretenait des relations.

16 heures. — Nous voici de nouveau à la police judiciaire. Le secrétaire Desauvay reçoit les explications du chiffonnier Richard auquel on a dérobé la fameuse poussette ayant servi au transport du cadavre.

— Je me demande qui a pu s'emparer de ma voiture. Je la garais dans le couloir du 44 rue de la Montagne Sainte-Geneviève et la porte était toujours fermée à clé.

Les enquêteurs aussi se posaient la même question mais dès cet instant un point important de l'enquête avait été élucidé. On connaissait le propriétaire du véhicule dont seul un locataire ou un familier pouvait déceler l'endroit où il était remis.

— Eh bien ! cela paraît tourner rond, déclare M. Roches. C'est bien rare si l'on ne trouve pas un témoignage intéressant à cet endroit ou dans les environs, et en admettant...

18 h. 30. M. le docteur Paul a terminé son autopsie et en communique par téléphone les conclusions.

Crise d'inhibition avec asphyxie, à la suite d'un examen obstétrical avec éraflures au col de la matrice. La victime était enceinte de trois mois et demi.

— En résumé, manœuvres abortives ayant provoqué la mort ? demande un enquêteur, mais les oreilles fendues ?

— Pour constater la mort ou éviter l'étouffement. Mais il est inutile de vous asseoir, déclare en souriant M. Roches à ses collaborateurs. Pour vous cela ne change en rien le problème. Il me faut les auteurs et le transporteur.

22 h. 30. — Certes pour les enquêteurs le problème n'était pas changé. Il n'était même pas simplifié lorsque l'on connaît la réticence des témoins lorsqu'il s'agit d'une affaire d'avortement. Pour beaucoup de gens, ce n'est plus une affaire criminelle, mais simplement une malheureuse ayant payé de sa vie la maladresse ou l'incompétence d'une faiseuse d'anges.

Après les auditions de Pierre... et Jean... amants de la victime, il apparaissait bien que les conclusions de l'autopsie étaient les seules à envisager.

23 heures. — Coup de théâtre. Les enquêteurs sont parvenus à situer l'endroit où Nadia s'est rendue la veille à 16 heures, dans la tenue où elle a été découverte. Elle portait un litre de bière sous son bras.

C'est au 34 de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève, chez les époux Pérot, chiffonniers, occupant un logement au 6^e étage, déclarent les enquêteurs, d'après les renseignements que nous avons recueillis, il n'y a aucun doute, mais ils vont être « durs ».

Pérot, chiffonnier-docteur

— On perquisitionne chez la « Renée » au sujet de la mort de Nadia. La police a déjà emmené son mari ce matin, déclaraient les badauds avides de ren-

seigner les nouveaux arrivants rassemblés devant le 34 de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

Depuis le matin, les époux Pérot se défendaient contre les présomptions accumulées contre eux. Il fallait en finir. La perquisition venait de se terminer. Les détenus encadrés d'inspecteurs étaient repartis au 36 quai des Orfèvres où allait avoir lieu le suprême assaut, lorsque l'on vit sortir M. Roches suivi de inspecteurs principaux Goret et Legendre, ces derniers portant quelques vieux sacs à la main. Un journaliste s'approcha.

— C'est les mêmes étiquettes que celles des sacs retrouvés près du cadavre rue de Lanneau ?

M. Roches se contenta de sourire. Tout le monde avait compris que les aveux étaient proches.

— Nadia, M. le commissaire, est arrivée chez moi comme convenu vers 16 h. Elle désirait savoir si elle était enceinte ou si elle avait un fibrome. Je l'ai fait étendre sur le lit près de la fenêtre et je l'ai « examinée » simplement avec la main.

« Presque aussitôt, elle s'est plainte disant « J'ai mal, j'ai très mal », appelant ma femme Renée, Renée, laquelle se trouvait dans la cuisine. Lorsque ma femme est arrivée, Nadia était tombée sans connaissance. C'est alors que j'ai incisé les oreilles avec un rasoir et même une de ses cuisses. Elle était morte.

« Nous avons été « émotionnés »... »

Marcel Pérot a continué ses aveux sur le même thème, mettant tous les actes qui suivirent cette mort sur le compte de l'émotion. Mais cette « émotion » était assez particulière comme vous allez en juger.

Lorsque les époux Pérot eurent constaté le décès, ils ne trouvèrent rien de mieux que de descendre dans les cafés du voisinage, et d'y consommer copieusement de 17 à 20 heures, laissant le cadavre de la pauvre Nadia dans le logement.

— C'est l'affolement, déclarent les époux Pérot.

Mais « l'émotion » passée, les époux Pérot remontèrent près du cadavre, juste au moment où arrivait une jeune domestique, Yvette, venue pour demander l'hospitalité.

— Va chercher ta valise, petite, et nous t'attendons pour dîner et coucher.

Encore un témoin qui pourra certifier que dans la nuit du départ du cadavre les époux Pérot étaient couchés à leur domicile. Et aussitôt son départ on emballa le cadavre de la pauvre Nadia dans un sac, après avoir pris soin d'enlever la bague qu'elle portait au doigt.

— J'ai fermé la gueule du sac, et mis le tout dans la soupente, déclare Pérot, juste au moment où la petite Yvette revenait.

— Nous avons diné, mais sans appétit, croit devoir ajouter Mme Pérot, dit Renée, et j'ai couché dans la chambre avec la petite pendant que mon mari s'étendait dans la cuisine sur un lit pliant. Je savais qu'il devait déposer le cadavre dans la rue. Toutefois, comme je dormais, je ne l'ai pas entendu partir.

Quant à Pérot, c'est encore plus hallucinant.

— Vers une heure et demie, je me suis levé, j'ai pris le sac dans la soupente et je l'ai descendu dans la cour, derrière la porte. Puis je suis parti à la recherche d'un véhicule que j'ai trouvé quelques maisons plus loin. J'ai chargé le sac et descendu la rue de la Montagne Sainte-Geneviève, rue des Ecoles et rue Jean-de-Beauvais. Mon intention était de déposer le cadavre le plus loin possible, mais la roue du véhicule s'étant brisée, le cadavre est tombé, j'ai eu peur des passants et je suis parti.

Seulement, cette fuite n'a pas dû être précipitée puisque Perot, dans un geste machinal, a pris le soin de couper la ficelle fermant le sac, et de vider le contenu près du ruisseau comme s'il s'agissait d'un sac de chiffons.

Voulait-il récupérer son emballage ? C'est probable, et ce n'est que 50 mètres plus loin, passant rue de Lanneau, et constatant que ses emballages étaient tachés de sang, qu'il jeta ceux-ci au ruisseau, geste qui allait le perdre par suite de l'étiquette semblable retrouvée chez lui.

Maintenant, le mystère de la femme aux oreilles fendues est éclairci.

Le reste regarde la justice.

René-J. PIGUET.

Reportage photographique DETECTIVE.

Marcel CARRIERE.



M. Roches donne des instructions à ses collaborateurs. De haut en bas : Le Principal Goret examine le sac sur lequel on trouva l'étiquette révélatrice. Les policiers perquisitionnent chez la victime. Pérot, arrêté, arrive à la P. J. Mme Pérot chez qui Nadia est décédée.



La Confession de DANIELLA

A droite de la place Saint-Michel, si l'on vient du pont, on remarque, à l'extrémité de l'alignement des façades contiguës, une double arcade dépassant la hauteur des boutiques mitoyennes et paraissant n'être qu'un grand porche à deux ouvertures desservant quelque sombre cour.

Mais que l'on franchisse l'une de ces arcades jumelées ! Aussitôt, on se trouvera dans un décor tout différent de celui qu'on avait prévu. Au lieu d'une cour, on découvre, au bas de quelques marches usées et disjointes, une de ces ruelles insalubres, vétustes, plusieurs fois centenaires, qui font le pittoresque de ce quartier, l'un des plus évocateurs du Vieux-Paris.

La très courte ruelle obscure, rétrécie entre les vieilles maisons silencieuses, porte un nom tout aussi imprévu que le site. Elle s'appelle : rue de l'Hirondelle.

Le jour, l'aspect misérable de l'endroit est d'un caractère plus mélancolique que louche. Mais, la nuit, malgré le puissant lampadaire électrique qui projette sa lumière crue au pied des vieux degrés de pierre, quiconque s'enrage pour la première fois dans le passage, éprouve l'impression de pénétrer dans un de ces endroits où les renforcements des portes-cochères offrent de propices ténèbres aux embusades des mauvais garçons.

Impression et non réalité ! Car il ne suffit pas de parcourir en hâte la courte rue de l'Hirondelle pour en connaître tout le plus curieux de Paris, si l'on pénètre dans un des vieux immeubles qui la bordent. Or, cet immeuble séculaire est tout indiqué par l'enseigne au néon qui la signale aux noctambules : c'est *La Bolée*.

Là, on se trouve dès l'entrée dans une sorte de remise aux pavés raboteux, aux murs couverts de peintures accrochées pêle-mêle, lieu qui tient autant de l'écurie que de l'atelier d'artiste. Mais, à gauche, un vaste « zinc » et des étagères chargées de bouteilles attestent que le

été surtout, d'importants contingents de consommateurs qui se divertissent à épeler les indications inscrites sur les pancartes constituant la seule parure des murailles : « Table des contribuables », « Table des Parlementaires », « Table des cocus », etc... Ils lisent également cet avis qui, malheureusement, comme je le relaterai tout à l'heure, n'a servi de rien en ce qui me concerne : « Ne tirez pas sur les artistes... »

Et, cependant que le public examine le caveau avec curiosité, transforme celui-ci en tabagie, se laisse aller à la gaieté familière ou écoute attentivement, l'éclairage pâle alterne avec l'éclairage sanglant, selon que sur la scène minuscule qui occupe le fond de la catacombe, ma camarade Frédinette amuse l'auditoire par ses chansons d'un réalisme gaillard, ou que, s'attribuant la casquette et le foulard rouge des « terreurs » des bouges, l'excellent Petit-Louis est écouté bouche bée par les couples blottis dans la pénombre où brillent leurs yeux et leurs cigarettes...

Ah ! Frédinette, Petit-Louis, Noël Larat et Maria-Euria, mes camarades de *La Bolée*, et vous, tous ceux qui furent mes compagnons dans la carrière du tour de chant, me retrouverai-je jamais des vôtres, à la faveur des hasardeuses destinées qui nous dirigent chaque jour vers des lendemains incertains ? Hier, je chantais, moi aussi ; je poursuivais depuis vingt ans la vocation que j'ai tant aimée ; et, bien que notre métier soit rude, qu'il nous voue à tant de soucis et à tant de travail quotidien, à tant de fatigues et à tant de sacrifices résultant de nos si fréquents départs et de nos inévitables séparations, bien qu'il nous use, nous mette en marge d'un bonheur stable et nous expose à des vicissitudes qui vont de l'accident bénin à la maladie qui nous prive de ressources, je trouvais cependant le réconfort dans la ferveur de ma vocation, dans la solidarité de bien des copains de métier et, surtout, dans la sympathie de « mon » public. Oui, comme tous ceux-là qui ont la passion de leur art, quels

Chanteuse réaliste, blessée par un auditeur fou, Daniella fut secourue par son camarade Noël Larat (à droite) et par sa camarade Frédinette que l'on voit (ci-contre, à g.) au chevet de la victime.



local est un de ces cabarets « bohèmes » qui méritent d'être comptés parmi les attrayantes curiosités de la capitale.

Cependant, ce n'est point ici que s'attardent la plupart des consommateurs, sauf ceux qui sont du quartier. L'écho des rires et des chansons, qu'on perçoit par le puits de l'escalier donnant accès à la cave, guide les clients de passage (et, notamment, les touristes étrangers) vers les profondeurs du vieux cabaret.

On parvient alors à un souterrain qui n'est autre que l'ancien sous-sol du couvent des religieuses d'Autun, vestige dont la fondation remonte à l'an de grâce 1347, c'est-à-dire à quelque six cents ans avant nos jours !

Ce souterrain où suinte l'humidité des infiltrations de la Seine se subdivise en trois salles pavées et voûtées, dont la première est une crypte sans autre ornement qu'un puits. Les deux autres subdivisions du caveau constituent un second cabaret, celui où la chanson réaliste, tour à tour dramatique, sentimentale ou grivoise fait frémir ou s'effaroucher chaque soir les ombres séculaires de feu les nonnettes d'Autun...

Là, je veux dire dans la catacombe où les effluves de la menthe verte et de la cerise à l'eau-de-vie ont remplacé l'odeur de sainteté, la clientèle se tasse comme elle peut sur les bancs de bois, autour des tables isolées ou mises bout à bout. L'Angleterre et les Etats-Unis fournissent, en



Le pittoresque cabaret de *La Bolée*, où se déroula le drame, est un lieu cher à Francis Carco, qui y connut de belles heures pendant sa vie d'étudiant.



que soient les efforts et les difficultés qu'il me fallait sans cesse surmonter, je trouvai mon bonheur de vivre dans mon amour du tour de chant.

Mon bonheur de vivre...

Pourtant, le lit d'hôpital où je suis sera peut-être, avant demain, mon lit de mort.

Car je suis gravement blessée, atteinte par un couteau qui, jusqu'à la garde, m'a pénétrée à deux centimètres du cœur, me traversant le poumon presque de part en part. Et c'est dans ce public amateur de chansons réalistes, devant lequel j'ai si souvent évoqué les plus sombres drames, que s'est trouvé mon assassin...

C'était à *La Bolée*, le lundi soir de la semaine dernière. Un homme grand et vigoureux, un sexagénaire que son vaste chapeau noir faisait passer pour quelque artiste bohème et inoffensif, était venu au cabaret chantant de la rue de l'Hirondelle avant que mes camarades et moi-même n'eussions commencé d'interpréter notre répertoire quotidien.

— Eh bien ! demanda l'inconnu, est-ce que personne ne chante ce soir ?

— Si, lui répondit-on, mais le programme du caveau ne débute qu'à vingt et une heures, pour se terminer vers les deux heures du matin.

— Soit ! grommela le vieil original, puisque c'est ainsi, je m'en vais. Mais je reviendrai dans un moment.

De fait, il ne tarda pas à revenir, s'installant, dans le caveau, à la table la plus proche de la petite estrade où mes compagnons de tour de chant et moi-même nous succédons au cours de chaque soirée.

Cependant, mon amie Frédinette qui devait chanter la première se trouvait en retard ; et, pour que le public ne s'aperçût point qu'elle manquait momentanément, je m'avisai de chanter avant mon tour régulier. Ainsi le voulurent la chance de Frédinette et la fatalité de mon propre sort...

Tandis que je chantais successivement *Si je pouvais n'avoir plus d'yeux*, et *Pauvre Nègre*, l'auditeur au chapeau de rapin m'écoutait avec un grave intérêt qui se peignait sur son visage. Puis, m'ayant applaudi avec frénésie, il me pria de m'asseoir à sa table pour m'offrir une consommation (des cerises à l'eau-de-vie) ainsi que le font souvent les auditeurs qui viennent d'entendre tel ou tel interprète qui les a émus ou divertis.

Or, selon les usages adoptés dans la plupart des cabarets où l'on chante, je me pris à bavarder familièrement avec mon auditeur sympathisant, ce que faisant je remarquai que le revers de son manteau était orné d'un minuscule bout de ruban attestant qu'il était décoré d'un ordre dont j'ignorais l'origine.

— Ça, me répondit-il à la question que je lui posai, c'est la décoration des trépanés de guerre. Grâce à cet ornement, je puis assassiner n'importe qui sans avoir à craindre aucun châtement...

Pouvais-je me douter que cette réplique devait être prise au sérieux ? L'homme paraissant lucide, encore que légèrement gris, je me bornai à rire de son propos, croyant que celui-ci relevait davantage de la « blague » que d'une redoutable résolution.

Mais c'était bien à tort que je me fiais à cet inconnu « facétieux ». Si je l'avais suivi et épié tandis qu'il se retirait momentanément au lavabo, je me serais aperçue qu'il y était allé pour ouvrir un couteau très effilé et tout neuf, et pour dissimuler cette arme dans sa poche en revenant s'asseoir à la table où il m'avait invitée.

Au moment où l'homme se réinstallait devant son verre de bordeaux rouge, je me disposais à reprendre mon tour de chant, lorsque l'arrivée de tout un chargement d'autocar de touristes m'obligea à attendre que le contingent fut « casé » avant de recommencer à chanter. Donc je me rassois auprès du vieil amateur de réalisme, me reprenant à l'amuser de je ne sais trop quel bavardage futile.

Soudain, comme j'allais faire entendre la suite de mon répertoire scénique, mon compagnon se dressa tout à côté de moi, levant le poing, dans une attitude de menace bien inattendue.

— Enfin ! s'écria-t-il, on va chanter...

Chanter !

Avant même que j'eusse le temps de m'écartier d'un pas, l'homme m'avait violemment frappée à la poitrine. Je ressentis aussitôt une sourde douleur, mais je ne l'attribuais qu'à la brutalité du seul coup de poing de mon vigoureux adversaire, n'ayant pas vu le couteau dont celui-ci était armé. Puis, le bras de l'individu redoutable s'éleva de nouveau, très rapidement, et c'est alors que je vis briller la lame dont il allait, cette fois, tenter de se servir pour m'égorger.

Il va sans dire que mes cris furent, à ce moment-là, d'un réalisme qui n'était point du tout fictif ! D'autant que la douleur que j'éprouvais à la poitrine m'ayant portée à crispier ma main sur le sein gauche, je sentis celle-ci s'humecter d'un liquide chaud et visqueux qui n'était autre que mon sang...

— Au secours ! criai-je, au milieu de l'émoi et du brouhaha de la clientèle, tandis que mon camarade Noël Larat intervenait.

Dieu merci ! Larat eut le dessus dans la lutte tragique. Il parvint à juguler, non sans efforts ni sans danger, le meurtrier qui s'acharnait contre moi. C'est ainsi que je parvins à me soustraire à la mort immédiate, me précipitant parmi la bousculade, vers l'escalier du caveau, et courant toute ensanglantée, pour m'enfuir, je ne sais soutenue par quelle force, vers la sombre rue de l'Hirondelle.

Au seuil de *La Bolée*, je me heurtai à Frédinette, dont la bonne étoile avait voulu qu'elle fût en retard et que j'eusse, à sa place, chanté la première ce soir-là ! Quelle fut la stupeur bouleversée de ma camarade en me voyant lui apparaître telle que dans ce sketch où j'étais la victime « assassinée » par mon partenaire et ami bien connu, l'excellent chansonnier Daniderf ? Au vrai, je ne saurais dire si Frédinette poussa des cris à la vue de mon sang. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'elle me secourut de sa sollicitude, m'aida à m'embarquer dans un taxi où je m'évanouis tandis que j'étais transportée au plus proche hôpital : l'Hôtel-Dieu.

Là, encore que ma blessure fut jugée très grave, je repris néanmoins ma lucidité. Dès lors, je me demandai pourquoi j'avais été victime de l'étrange client de *La Bolée*, individu qui, jusqu'au moment du drame, m'était absolument inconnu.

Je suis la fille d'un tripièr et d'une habilleuse de théâtre (habilleuse fidèle, pendant des années, au service de Sacha Guitry) ; et mes parents, de leur côté, étaient issus de pères et de mères qui avaient beaucoup voyagé. De là, sans doute, mon inélectable besoin de « vagabonder » de ville en ville. Mais je ne me suis jamais souciée de porter tort à qui que ce soit, n'ayant pour propension dominante que l'amour de mon rude métier. Depuis que Daniderf m'a « lancée », après mes modestes débuts auprès de Cora Laparcerie, j'ai poursuivi en province, en Afrique du Nord, et dans les pays européens de langue française, une carrière que la critique et le public ont bien voulu encourager souvent de leur sympathie. Que ce soit à Bruxelles ou à Zurich, à Casablanca ou à Tunis, à Strasbourg ou à Brest, je suis heureuse de pouvoir dire que « mon » public m'a toujours récompensée de l'amour que je lui ai voué. De plus, mon optimisme et ma gaieté m'ont valu de n'avoir, dans le métier, que des camarades partout où je suis passée. Il en est de même à Paris, où je séjourne pourtant bien moins souvent qu'il me plairait de pouvoir le faire. Aussi bien, ne me connaissant point d'ennemi, ne m'étant jamais hasardée dans aucune aventure dangereuse, ne prêtant ni à l'envie ni à la rivalité, je ne pouvais guère comprendre pourquoi, après avoir si fréquemment chanté pour les malades des hôpitaux, je me trouvais à mon tour parmi eux, victime d'une tentative d'assassinat qui m'a mise en danger de mort.

Toutefois, mon mari, mon fils et les nombreux amis qui, chaque jour, m'apportent sur mon lit de douleur le réconfort de leur affection, m'ont appris quel était l'inconnu dont le geste m'aura peut-être, d'ici demain ou

après-demain, coûté la vie. Cet homme, qui se nomme Louis Cateloin, et qui fut champion de poids et haltères, est un de ces malheureux anciens « poilus » que leurs blessures de guerre ont voué à la démence.

Huit jours avant la tragédie dont j'ai été la victime, ce Cateloin sortait de l'asile d'aliénés dit : hôpital Henri-Roussel. Maintenant, déséquilibré sanguinaire, mon assassin est interné à l'asile Saint-Anne, parmi tant et tant d'autres fous.

Hélas ! Je la plains de tout mon cœur, la destinée de ce pauvre bougre...

Confidences recueillies
par
Noël PRICOT.

Daniella



Voyageant sans cesse pour interpréter son répertoire sur les scènes de province, d'Afrique du Nord et des pays de langue française, Daniella s'est acquise partout la réputation d'une bonne artiste et d'une très brave femme.

La présentation de ce numéro
est de J.-G. SÉRUZIER

Le Coup du FAKIR

Un conte inédit de REGY.

CET après-midi-là, le policeman de garde devant la porte de Scotland Yard fut abordé par un gentleman au teint basané, vêtu d'un complet-veston de bonne coupe et coiffé d'un turban, qui lui demanda :

— Superintendant Wilkinson, s'il vous plaît ?

— Premier étage.

Le gentleman monta. A l'inspecteur qui faisait fonction d'appariteur, il tendit sa carte de visite.

Fakir DASI

206 Fleet Street London. E. C. 4.

— Motif de la visite ?

— Je voudrais savoir s'il est bien exact qu'une prime de mille livres est offerte à toute personne capable de fournir à Scotland Yard des informations suffisamment précises pour amener l'arrestation du gangster américain Jef Murdock, qui opère actuellement à Londres...

— C'est bien vrai.

Il ajouta vivement :

— Et à mon avis, ce n'est pas payer trop cher la capture de cet ennemi public, recherché pour cinq assassinats commis aux Etats-Unis et trois assassinats commis ici.

— Vous pouvez toujours remettre ma carte au superintendant, coupa le fakir.

L'instant d'après, il était introduit dans le cabinet de travail du chef du Criminal investigation department.

Une demi-heure plus tard, l'entretien prit fin. Le superintendant Wilkinson accompagna le fakir au bureau de presse, et le présenta aux informateurs judiciaires.

— Gentlemen, j'ai le plaisir de vous annoncer que, si le fakir Dasi ne s'est point vanté, l'arrestation de Jef Murdock n'est plus qu'une question d'heures. Réfugié sur le sol britannique, ce gangster a assassiné Herbert Craig, bijoutier ; Simon Bellingcold, changeur ; Bertram Sebright, encaisseur. Ces trois malheureux ont été abattus dans leurs demeures, à coups de feu. Les balles extraites des cadavres ont été identifiées par M. Kenneth Raif, district attorney special investigator, qui représente à Londres la police américaine, comme ayant été tirées par le Colt de Jef Murdock. Or, le fakir Dasi vient de m'affirmer que, demain matin, à onze heures vingt — c'est l'heure où l'encaisseur Sebright a été assassiné — il se mettrait en état de clairvoyance et qu'il pourrait suivre dans le passé le chemin de fuite emprunté par le criminel.

— Oui, répondit le fakir Dasi. Je suis certain de pouvoir revivre, demain matin, l'assassinat de l'encaisseur Sebright, la fuite de son meurtrier, et tous les faits et gestes accomplis, depuis, par cet homme.

Mais déjà les informateurs se précipitaient vers les cabines téléphoniques avec, au ventre, la peur de rater la dernière édition du soir.

Big Ben — l'énorme cloche de Westminster — sonnait la demie de dix-huit heures quand le superintendant Wilkinson décrocha le récepteur de son téléphone et appela le Ritz, où était descendu le policier américain Kenneth Raif.

— Voulez-vous me donner le 315 ?

Au bout d'un instant, il entendit la voix du détective américain, « l'investigateur spécial », comme ils disent.

— Avez-vous vu les journaux, Raif ?

— Sur, rétorqua le Yankee. Et j'ai entendu la radio. Si vous bouclez Murdock demain, n'oubliez pas que j'ai en poche une demande d'extradition parfaitement en règle !

Wilkinson fit entendre un rire sarcastique.

— On partagera. Nous le pendrons d'abord ici, et après vous pourrez emporter le macchabée à New-York !

— La loi est la loi, protesta Raif. Vous le condamnez à mort tant que vous voudrez, mais il devra, avant de mourir, être jugé chez nous, où, après

tout, il a sévi davantage que chez vous.

Cessant de rire, le superintendant durcit sa voix :

— Nous le pendrons, mon vieux, soyez-en bien certain. Ici, nous ne leur donnons aucune chance de s'en tirer.

— C'est un tort, riposta l'investigateur américain. Tout homme a droit à une chance, à une dernière chance. Ainsi, moi, Kenneth Raif, j'ai toujours laissé aux criminels que j'ai poursuivis une chance de m'échapper...

— Idiot ! ricana l'Anglais.

Et il raccrocha.



L'homme s'était glissé, comme une ombre, dans la maison endormie. Lentement, en s'appuyant au mur pour diminuer son poids, il avait grimpé les six étages.

Dans le rayon de sa lampe électrique, il aperçut la carte épinglée à la porte :

Fakir DASI

Un rire silencieux le secoua. Ce fakir n'avait pas prévu qu'il aurait un rendez-vous avec la mort...

Avec des gestes précis, l'homme introduisit dans le trou de la serrure un tube très mince, appuya sur une poire de caoutchouc. La serrure bien huilée, il y enfonça son rossignol, ouvrit sans peine, se glissa à l'intérieur, refermant la porte derrière lui.

Immobile dans le noir, il écouta. De l'angle gauche du studio provenait un faible ronflement. L'homme pressa le bouton de sa lampe. Le rayon blafard lui révéla un divan bas, une forme allongée. Il évalua la distance à six mètres, la trouva trop grande, se rapprocha de deux mètres. Sans hâte, il tira de sa poche un Colt muni d'un silencieux, visa posément, tira à deux reprises, et lâcha soudain son arme en poussant un hurlement de douleur, le poignet à demi brisé par un formidable coup de matraque. Dans l'instant même, il se sentit happé, ceinturé, soulevé de terre, enchaîné. Le studio s'illumina. Un seul coup d'œil suffit à Jef Murdock, gangster-assassin, pour comprendre que tout était fini. La pièce était occupée par une demi-douzaine de détectives, commandés par Wilkinson. Ce maudit studio était un piège. Les journaux, la radio... oui, le coup avait été bien monté... ce mannequin...

Il cria de souffrance, tandis qu'on lui passait une seconde paire de menottes.

Le superintendant Wilkinson lui toucha l'épaule et prononça la phrase rituelle :

— Jef Murdock, au nom de Sa Majesté, je vous arrête. La loi m'oblige à vous dire que vous êtes recherché en Angleterre pour assassinat et que, de plus, vous faites l'objet d'une demande d'extradition formulée par le Département de Justice des Etats-Unis, demande qui sera présentée aujourd'hui même par M. Kenneth Raif, District attorney special investigator. Tout ce que vous pourrez dire à partir de ce moment pourra être utilisé contre vous. Wilkinson s'effaça.

Et soudain Jef Murdock aperçut, dans le fond du studio, le mage qui, aidé d'un détective, arrachait sa fausse barbe et faisait disparaître son fond de teint. Le gangster sursauta.

— Tonnerre ! C'est Kenneth Raif, le détective de New-York !

— Tonnerre ! réitéra-t-il. Dasi ! Fakir Dasi ! Comment n'ai-je pas deviné que ces quatre initiales étaient celles du District attorney special investigator...

Dans son cerveau de brute, la lumière se faisait — trop tard.

— Fakir ! Fakir ! K. Raif s'est fabriqué ce titre avec les lettres de son propre nom !

Kenneth Raif, souriant, se tourna vers le superintendant Wilkinson :

— Je leur laisse toujours une chance, fit-il. Mais ils sont trop bêtes pour la voir.

REGY.

CRAPOUILLOT

publie un numéro spécial sur

LES

BAS-FONDS DE PARIS

LES DEUX PROSTITUTIONS

Un reportage sensationnel

de J. ROBERTI et HARRY GREY

AVEC UN

DICTIONNAIRE D'ARGOT

historique, étymologique et anecdotique

par J. GALTIER-BOISSIÈRE et PIERRE DEVAUX

La livraison illustrée : 15 frs (édition de luxe : 40 frs)

Rappel des numéros spéciaux à grand succès :

Les conceptions modernes de la Sexualité : 15 frs

Crime et perversions : 15 frs

Les bonnes affaires : 15 frs

CRAPOUILLOT, 3, place de la Sorbonne — PARIS

(Chèque postal 417-26)

PERDEZ 8 cm. en 10 Jours



sans drogue, sans exercice fatigant, sans vous priver de nourriture

POITRINE REMONTÉE

BOURRELETS DISPARUS

TAILLE AMINCIE

HANCHES RÉDUITES

LISEZ COMMENT VOUS DEVIENDREZ MINCE

rien qu'en essayant à nos frais la merveilleuse ceinture JAFYNE. Elle ne vous coûtera rien si vous ne perdez pas au moins HUIT CENTIMÈTRES EN DIX JOURS.

Vous qui voulez perdre votre graisse inutile, inesthétique, dangereuse pour la santé, écoutez les grands docteurs qui ordonnent le massage, seule méthode naturelle, inoffensive et sûre pour maigrir.

ENCORE MIEUX QU'UN MASSAGE

JAFYNE est une ceinture qui masse d'une façon permanente par l'effet de la marche, des mouvements, de la respiration même, et se plaque à vos tailles successives. JAFYNE est en « forflex », matière nouvelle qui agit par douces pressions sur les muscles gras et sur la peau, qu'elle raffermi.

Déjà, dès que vous mettez la ceinture JAFYNE, vous êtes transformée, vous êtes plus mince, plus élégante, plus désirable. Dans les dix premiers jours, vous perdrez au moins huit centimètres et l'effet amincissant de JAFYNE ne s'arrêtera que lorsque vous aurez acquis la ligne idéale.

Portez la ceinture JAFYNE à nos frais pour un essai de 10 jours.

Nous sommes tellement sûrs des résultats que vous obtiendrez, que nous n'hésitons pas à prendre le risque du retour d'une ceinture faite à vos mesures, donc inutilisable ensuite, si vous n'avez pas constaté un amincissement appréciable.

Profitez de cette offre unique qui fera de vous une autre femme. Découpez tout de suite ce bon et retournez-le sans tarder.

BON pour un ESSAI de 10 JOURS

JAFYNE (Serv. D 16) 3, rue Tronchet, Paris

Veillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part, votre brochure illustrée donnant tous détails sur la nouvelle ceinture « JAFYNE », ainsi que votre offre d'essai.

NOM
ADRESSE

La fantaisie de MICKY



Paulus était plus mal travesti ; et puis, l'uniforme, scrongnieugnieu, c'est la France, la France éternelle ; et puis (redeviens sérieuse, même devant une coupe de champagne, même devant le fantaisiste Micky) si le drapeau tricolore a fait le tour du monde, l'uniforme du soldat français, et sa vaillance, y sont bien pour quelque chose. Mais enfin, on comprend qu'un jeune homme aimant les bijoux, les parfums, les soieries, enfin tout ce qu'une femme désire, d'un naturel sentimental, préfère à la tenue réséda et aux bandes molletières une paire de bas de soie et de froufrouantes combinaisons. Du moins, je le comprends, mais je ne cherche à convaincre personne ; j'essaie d'expliquer pourquoi Micky, au régiment à Dinan, se mit à s'habiller en femme chaque fois qu'il en eut l'occasion, à chaque bal costumé, à chaque fête du régiment, à chaque manifestation théâtrale. Freud, solidement campé sur sa théorie du refoulement et sur sa casuistique talmudique, coupeur de cheveux en quatre, analyserait cela mieux que moi. N'étant point philosophe, mais seulement biographe, je répète que cela prit Micky à Dinan, où il était maréchal des logis. A ce titre, il soignait des chevaux et les préparait pour les officiers qui montaient en steeple, à Auteuil. C'est là qu'il connut ses premiers succès féminins.

Idylles

Il avait remarqué que beaucoup de femmes, les jours des Drags ou de la Grande course de haies, pendant la grande semaine, où l'on lâche sur l'hippodrome les bons chevaux et les jolis mannequins, avaient les mains moins fines que les siennes, le visage moins frais que le sien. Et pourtant, elles étaient adulées... Quelle tentation pour un fantaisiste chez qui se mêlaient la blague à faire à ses contemporains et le goût des jolies toilettes ! Il se déguisa donc et, de ce jour, vécut d'étranges aventures.

Un commandant en retraite s'éprit de lui, ou d'elle. L'idylle s'ébaucha et fut poussée jusqu'à la garçonnière du commandant. Comme ce n'était plus, à ce moment, une idylle mais un amour très prosaïque (et même un peu inquiétant, malgré l'âge avancé du commandant), Micky tourna bride ; je veux dire qu'il rit au nez du commandant et qu'il le mit gentiment « en boîte ». C'était bien son tour puisque l'autre, naguère, l'avait puni de salle de police.

Une autre fois, ce fut à son tour d'être pris.

Une panne de voiture, alors qu'il était — toujours déguisé — avec deux

plaidé ; ce n'est pas un pédéraste. Il est marié avec une ravissante artiste, Solange Bertrand, et il est père d'une jolie fillette de quatre ans.

Ce qui a pu donner le change à Galtier-Boissière, ce qui a pu incliner Maurice Garçon à plaider contre la sodomie est la curieuse habitude que Micky contracta, il y a une dizaine d'années, de revêtir des oripeaux féminins. Je dis curieuse habitude, car au prix où sont les bas de soie, les manteaux de fourrure et les chapeaux à la mode, il faut, à tout le moins, de l'étrangeté dans le caractère pour préférer les impedimenta féminins aux sobres et économiques tenues masculines.

Utilisant la lettre, sinon la pensée d'Arvers, je suis en mesure d'interpréter, après confidences, la vie de Micky. Je commencerai par falsifier un peu le fameux sonnet, mais ce sera mon seul faux ; tout le reste coulera de source.

Son âme a son secret. Sa vie a son mystère.

Un amour éternel en un moment conçu. Le mal est sans remède ; aussi dut-il le faire

Et celui qui l'a fait n'en a jamais rien [su...]

Au régiment

C'est au régiment que ça lui a pris. Ne disons pas de mal, en ce moment, de l'uniforme. D'abord, le pioupiou de

Sans souci des regards amusés braqués sur elle — sur lui pour mieux dire — Micky sort placidement du Palais de Justice, son procès terminé.



JE devrais lui en vouloir. Je devrais, contre lui, alerter toutes mes sœurs, faire chorus avec Galtier-Boissière qui, dans *Le Crapouillot*, l'égratigna légèrement (ce qui, entre parenthèses, montre que Galtier-Boissière n'est pas trop féroce, en dépit qu'il en ait, car un crapouillot, c'est fait pour tuer, pour pulvériser, et non point pour endommager à peine l'épiderme) ; je devrais féliciter M^e Maurice Garçon qui plaide contre lui et le fit débouter ; je devrais le vouer aux gémonies ; je devrais implorer les dieux pour que, à l'exemple de Jéhovah, ils l'accablent de leurs foudres et détruisent, avec son apparence féminine, avec ses artifices enjôleurs, toutes les pierres de l'édifice, rue du Colonel-Renard, où il escompte de futurs succès et des recettes importantes de bar parisien.

Je devrais, en un mot, accabler de sarcasmes, voire d'injures, Michel-Marie Poulain, dit Micky, parce qu'il se déguise en femme et qu'il me fait ainsi une concurrence déloyale, perfide et certaine, car c'est un beau garçon (non, une belle fille) et sa connaissance du cœur de l'homme (on exploite bien ce qu'on connaît bien) constitue un avantage certain sur mes faibles attraits dénués de science masculine.

Et cependant que les juges de la chambre correctionnelle où il vient d'assigner en diffamation Galtier-Boissière, qui l'avait maltraité dans sa revue, discutent sur le bien-fondé de sa demande en dommages-intérêts, je suis là, dans son bar, juchée sur un tabouret et sablant le champagne (style 1900) avec lui.

Il ne me répugne pas ; il ne m'épouvante pas ; nous sommes entre femmes et je sais qu'il ne poussera pas contre moi quelque assaut brutal et luxurieux.

Nous ne sommes pas seuls, d'ailleurs. Un essaim de jolis garçons papillonnet, voltigent autour de nous. Ils butinent un peu dans une coupe, se penchent sur un œillet blanc et en aspirent le parfum, minaudent et s'empresment, tendres et respectueux, auprès de moi. Je n'ai pas grande expérience de la vie, mais je crois bien qu'une société d'hommes montrerait plus d'avidité autour de moi. Je suis ici à l'abri comme dans un couvent.

Pourtant Michel-Marie Poulain (si vous voulez bien, nous n'appellerons plus Poulain que Micky ; ce sera plus familier et plus gentil), pourtant Micky n'est pas ce que Galtier-Boissière en a dit ni ce que M^e Maurice Garçon a



Dans ce décor plein de poésie, comme Micky porte avec aisance la robe vaporeuse ! — Aimable tenancier de bar, Micky, que l'on voit ici avec notre collaboratrice, sait accueillir avec grâce ses clients.

amis, le mari et sa femme, les immobilisa à onze heures du soir en pleine campagne. Le mari partit à la recherche d'un garagiste. Il resta seul avec la dame ; il faisait froid ; ils allèrent s'abriter dans une ferme voisine. La propriétaire avait une chambre disponible, à un seul lit : « Vous allez vous reposer là, mes petites dames ! » Mais la dame n'y voulut consentir et partit au devant de son mari. « Et dire, raconte Micky, que si j'avais révélé ma véritable nature, elle se fût peut-être jetée dans mes bras pour s'y réchauffer. »

Il a connu d'autres mécomptes. Mais ça ne l'a pas découragé. Artiste peintre, escrimeur fameux, habile au tir, redoutable à la nage, cavalier d'impeccable tenue, Micky ne s'est déguisé que pour mieux connaître les deux faces de l'humanité. Entendons-nous ! Je ne veux pas dire : l'avant et le revers, méchants esprits, je veux dire l'homme et la femme. Quand il sera très vieux, assis à la chandelle, dévidant et filant, il pourra parler des hommes comme une femme et des femmes comme un homme. Et comme il sera plus averti que nous sur les faiblesses des uns et des autres, il pourra beaucoup pardonner, et notamment à Galtier-Boissière de l'avoir diffamé et à M^e Maurice Garçon de l'avoir fait débouter.

Car, finalement, c'est cela le sujet de mon article, et j'allais peut-être oublier de le dire. J'allais peut-être oublier de vous dire que Michel-Marie Poulain, androgyne, avait entendu les juges de son pays condamner son travestissement. Qu'il ne se plaigne pas trop. Pour avoir connu trop de succès aux Panathénées, Androgée, fils de Minos et de Pasiphaé, fut, lui, mis à mort. Nous n'en sommes plus, heureusement, à ces siècles féroces d'avant notre ère. Maintenant, quand on s'égorge, on sait pourquoi : c'est pour un couloir, pour un port sur la Baltique, pour un puits de pétrole, pour une mine de métal, pour un espace dit vital, pour un prestige...

Simone FRANCE.

RÉSUMÉ

Le procureur de la République — le Rouge — est la terreur des délinquants. Leur liberté — leur vie peut-être — sont entre ses mains. Mais quelle besogne ingrate est la sienne ! Il lui faut vaincre le trac et ses embûches. Il a contre lui la défense, qui guette ses défaillances. Il lui faut persuader les jurés. Tous les yeux sont fixés sur sa robe rouge. Que de drames intérieurs en ces souvenirs que nous donnons ici !

Une enquête de DÉTECTIV sur LES AVOCATS GÉNÉRAUX

"LE ROUGE"



II (1)



Il faut bien le dire et le reconnaître, le ministère public n'occupe pas une place de tout repos. Il fait penser à ces bretteurs du moyen âge qui, seuls contre dix, ferrailaient, taillaient, décousaient leurs adversaires, mais non sans avoir auparavant reçu ou paré des coups dangereux. Même la partie civile, qui devrait être logiquement son alliée, le trahit parfois. Il n'a à compter que sur lui-même.

On ne parle pas à tous les jurys de la même façon. Car il n'y a pas qu'un jury à convaincre. Celui d'une session est différent de celui qui suivra. Au ministère public de noter ce qu'il faut dire à l'un et à l'autre, de varier.

Par exemple, on reproche au jury parisien son extrême bienveillance et à celui de Versailles son excessive sévérité. C'est indéniable. Demandez à des malfaiteurs en instance de jugement leur choix :

— Ah ! je suis content de passer à Paris : le jury est bath,

ou :

— Quelle poisse d'aller à Versailles : « ils » vont me sacquer.

(1) Voir DÉTECTIVE n° 549.

Vous pensez bien qu'un avocat général, appelé à requérir devant l'un ou l'autre jury, parlera différemment. Il faut toujours ramener cette ambiance à celle d'une salle de théâtre, puisqu'il y a des acteurs et des spectateurs : ces derniers louant ou blâmant le spectacle et certains appelés à juger du bon ou du mauvais de la cause présentée et discutée.

Un jury de petits bourgeois est dur sur le chapitre des attentats à la propriété. Un jury composé de non possédants est plus indulgent. Un juré n'est qu'un homme. Il se place toujours dans la peau de la victime. Se croit-il atteint dans une personne de celle-ci ? S'il y a eu meurtre, assassinat ou accident mortel, il se représente sa femme pleurant au logis, au milieu de difficultés financières qui apparaissent insurmontables, de succession compliquée, en butte aux hommes d'affaires ou aux enfants exigeants. Il ne sera pas tendre.

Le M. P. doit tenir compte de tout cela dans son réquisitoire. Il doit savoir que les jurés ne punissent que ce qui peut les atteindre dans leur vie, dans la propriété, dans l'honneur. C'est là leur point sensible et où il faut frapper.

Et l'opinion publique ? Voilà une dame avec laquelle il faut compter. Elle est capricieuse, exigeante, honnête, partielle, ironique, vengeresse,

injuste. Elle approuve ou réprovoque hautement. Elle attend du « Rouge » une attitude. Elle criera, suivant sa façon d'agir, à la faiblesse ou à l'excessive cruauté.

— Parbleu ! le gouvernement a exigé... il aura de l'avancement ; ou encore X... a écopé parce que c'était un pauvre diable...

« Le Rouge » dédaigne ces critiques, n'ayant pour but que l'accomplissement strict de son devoir. Néanmoins, quand sur le passage de l'accusé, à la reconstitution du drame, à l'arrivée aux Assises, la foule, difficilement contenue par la police et les gardes mobiles, crie : A mort, à mort, c'est au « Rouge » d'en tirer, sinon des conclusions, tout au moins une indication, car si le lion populaire est parfois de parti pris, il est souvent un guide éclairé.

« Le Rouge » n'a pas le droit d'être étourdi. Témoin le fait suivant, arrivé à un jeune magistrat, qui a opté depuis pour la magistrature assise.

Il se rend à Montauban pour requérir dans une affaire d'escroquerie. Il a bien préparé son laïus : il l'a fait consciencieusement, car ce sont presque ses débuts et il tient à ce qu'ils soient brillants.

— La parole est à M. l'avocat général.

« Le Rouge » se lève. Il a ce geste machinal des robins pour dégager ses mains cachées par les trop abondantes manches et commence :

— Messieurs les jurés du Tarn...

Les Albigeois n'eussent rien dit de cette juste appellation. Les jurés montalbanais, eux, n'en pensèrent pas moins, s'ils se turent, et ne trouvèrent pas le lapsus à leur goût. Ce ne fut pas un succès pour M. le Rouge...

En province, les petites satisfactions de clocher sont choses sacrées et auxquelles il ne faut pas toucher. On est de sa paroisse et non de la voisine. Plus psychologue, plus expérimenté aussi, M. l'avocat

IVE

AUX

UJGE"

général, qui, ignorant la géographie, eût dû connaître cela...

Prestige

Je parlerai ici, non sans émotion, d'une grande figure, qui honora la belle robe rouge, à double bande d'hermine : le regretté procureur général Gaudel. Il possédait toutes les qualités qui donnent au magistrat une autorité incontestable : stature, prestance, voix d'or. La nature l'avait privilégié. Il avait un beau visage de fier Gaulois, haut en couleur, frémissant ; l'ampleur de ses gestes était égale à celui de sa voix, chaude, insinuante, aux inflexions multiples, d'une tonalité changeante. Il attaquait franchement, sans détour, dédaignant les feintes trop savan-

tes, parce que sûr de ses coups de boutoir restés célèbres.

Ce Bourguignon au pectus impressionnant, à la carrure athlétique, était le plus fin des Parisiens. Cela ne lui faisait pas oublier son terroir, dont il parlait toujours avec émotion et tendresse.

Qui n'a encore présent à la mémoire les incidents du procès Stavisky ? Ceux de la barre font le procès de la magistrature : tous les ténors donnent. La meute est puissante, bien soutenue. On croit déjà entendre les piqueurs sonner l'hallali.

Mais l'adversaire est de taille et fait soudain face. Tous crocs dehors, il s'écrie :

— J'en ai assez. Depuis quatre jours, on nous traîne dans la boue, on essaie de salir notre robe. Je ne supporterai pas plus longtemps cela.

Et la meute se tut.

Ses mots étaient célèbres et faisaient, comme traînée de poudre, le tour du Palais. Il avait la dent dure et de l'esprit. Avec cela, humain, sachant lâcher du lest quand c'était nécessaire, mais aussi capable de tenir ferme, sans défaillance, sans peur, parce que sans reproche.

Le procureur général Gaudel obtint un triomphe dans l'affaire Violette Nozières, coupable d'assassinat sur la personne de ses parents. Pourtant, cette lamentable histoire, si sombre, où l'opinion publique était partagée, rendait extrêmement délicate sa lourde tâche. Il n'y faillit point.

— J'ai fait appel à tous mes sentiments. J'aurais voulu que la pitié, l'indulgence se réveillassent en moi. Aucun appel, aucun écho. Car cette jeune fille, non contente d'être parricide, a déversé, sur la mémoire de son père, le flot immonde de ses calomnies et des mensonges que sa perverse imagination a créés.

« Il m'est pénible de demander pour elle le châtiement suprême. Je le fais tout de même. Mon devoir me le dicte, ma conscience me l'ordonne. A vous, messieurs les jurés, de faire votre devoir comme j'ai fait le mien. »

Nul, mieux que lui, n'eût au plus haut chef l'éloquence et l'autorité.

Éloquence

Convaincre ! Tout est là pour le « Rouge ». Les moyens ? Ils sont multiples. J'ai connu un avocat général aujourd'hui siégeant à la Cour suprême dont le verbe tranchant comme un couperet de guillotine et un ton d'absolue conviction enlevaient toujours, ou presque, la décision. Très redouté de la barre, il électrisait son public par un don de persuasion peu commun. Et je vous assure que la sympathie n'y entraînait pour rien, au contraire.

En revanche, j'ai rencontré également, dans certaines cours de justice de province du Sud-Est, un ministère public dont le ton doux, les gestes affables, je dirai même les courbettes vis-à-vis du jury, faisaient merveille. Lui aussi remportait des succès remarquables.

Et pourtant, entre les deux hommes, quelle différence de procédés !... Ils atteignaient le même but avec des moyens diamétralement opposés et qu'on pouvait supposer, de prime abord, incapables de donner le même résultat. On peut en conclure qu'il n'y a pas de règle absolue pour le M. P. dans la préparation de son réquisitoire. Cela dépend de l'endroit où il le prononce, de son public, de sa psychologie, de sa connaissance des humains, de son doigté, en un mot. L'intimité de certains prétoires de province permet le ton de la conversation. Il semble que le

« Rouge » parle à tout le monde et tout un chacun se croit être le seul partenaire. Aux Assises de la Seine, dans ce cadre imposant, sévère, nef immense par rapport à celles d'autres tribunaux, le procédé serait puéril et irait à l'encontre des intérêts de la société.

Quel que soit l'endroit, selon le tempérament du M. P. ou la nature de l'affaire, il sera tour à tour grandiloquent, badin, ironique, sévère ou léger, sentimental ou cynique. Il fera pleurer les gardes de l'escorte, ce qui est un critérium suprême. Il dira comme un Peyrecave, gloire du barreau bordelais : « Fermons les codes, ouvrons les cœurs » ; sa finale sera ponctuée d'un « sursum corda » sonore et émouvant à la fois. Là comme dans les courses, il n'y a que le résultat qui compte. Le jury l'a-t-il suivi ? A-t-il compris son argumentation puissante, savamment étayée et dosée ? A-t-il été convaincu par son raisonnement de logicien, par le tableau qu'il a brossé avec vigueur et qu'il lui a présenté en pleine lumière ? Si oui, c'est que le « Rouge » a la bonne manière, c'est qu'il a frappé à la bonne porte.

Je causais de tout cela récemment à un avocat général, plein de bonhomie et de causticité ensemble. Ce n'est pas si rare que l'on croit, cet assemblage *a priori* dissemblable.

— Mais voyons, mon cher ami, disais-je, existe-t-il un moyen d'être irrésistible auprès des jurés, de les faire revenir sur une décision qui semblait ancrée en eux ?

— Il n'est qu'une manière qui a toutes chances de réussir : demandez l'acquiescement ; toujours, ils vous suivront. Mais ne croyez pas, autrement, les « avoir » par des paroles flatteuses. Ne faites pas auprès d'eux le flagorneur.

— Vous qui êtes des citoyens libres, dont l'honnêteté et le scrupule n'ont d'égaux que le souci de la justice bien rendue et de la morale respectée, vous qui êtes des âmes généreuses, que l'on a choisies parmi des milliers d'autres, vous qui... Non, non, l'appât est trop gros pour les persuader d'y mordre. Par contre, et sous cette réserve, tous les plats sont bons : littérature, histoire, annales du crime : Cartouche, Mandrin, Troppmann, Landru sont souvent troublés dans leur sommeil et ramenés brusquement dans l'enceinte de la cour d'assises :

« Souvenez-vous, messieurs... Les mânes de ces assassins ne connaîtront jamais le repos complet. »

Belle situation

Morale, certes, oui. En province, sur la promenade du Mail, dans les jardins publics ou dans la rue, lorsque M. l'avocat général passe, les chapeaux se

lèvent, les femmes regardent avec respect ce monsieur correctement habillé, sans plus, mais qui représente la loi, son glaive, sa justice.

Quand la grosse, la formidable, l'hénnaurme affaire est annoncée dans la région, on prendra d'assaut son cabinet de travail (à Paris aussi, d'ailleurs). Les amis joueront de leur influence et de la vieille affection « qui nous lie, mon cher », pour avoir des cartes ; pour obtenir la faveur de faire assister « à la joute littéraire » entre le « Rouge » et le grand avocat, venu de la capitale, de belles dames ou d'autres friands de tournoi oratoire.

C'est un grand personnage, une autorité considérable... Et pourtant, cette haute personnalité gagne moins qu'un bon ouvrier spécialisé. Un peu plus de 100 francs par jour !... C'est maigre pour le rang qu'il a à tenir. On exige de lui un train de vie convenable. Même s'il est célibataire, une chambre modeste ne saurait lui convenir. L'avocat général ne peut loger décemment n'importe où. Certains, ayant une fortune personnelle, l'ont croquée complètement pour maintenir leur « standing » mondain. Pour les autres, on ne saura jamais les sacrifices qu'ils s'imposent pour avoir une vie digne du métier qu'ils exercent, j'allais dire du sacerdoce.

J'ai connu, durant la guerre, dans la Somme, un ménage d'instituteurs aisés qui a voulu voir son unique fils embrasser la carrière de magistrat. Fort intelligent, — le gosse avait dix ans à cette époque — il est parvenu brillamment au but qu'il s'était assigné. Je l'avais perdu de vue depuis longtemps quand les hasards du reportage m'ont amené récemment dans une petite ville du centre de la France. Une affaire criminelle, compliquée, difficile, stagnait depuis longtemps. Je décidai une visite au procureur de la République.

Un grand, beau garçon était devant moi. Nous nous présentâmes. Je sursautai au nom :

— Ne seriez-vous pas le fils des X..., qui étaient instituteurs près de Péronne ?

— Mais si...

— Alors, je vous connais.

Et je lui rappelai mon long séjour chez ses parents. Il se souvint d'ailleurs parfaitement de ma présence au foyer paternel. Les premiers souvenirs évoqués et... regrettés par lui. « C'était le bon temps », me dit-il ; je l'interrogeai :

— Content ?

— Certes oui ; si c'était à refaire, je recommencerais. Je ne voudrais pas exercer d'autre profession. Et pourtant, mes parents se sont ruinés. Ils vivent à Amiens de leur modeste retraite. Ils ont vendu une belle ferme qui venait des grands-parents de ma mère. Tout ça non seulement pour payer mes frais d'études,

Peu d'affaires soulevèrent autant de passions que celle de l'empoisonnement de M. Nozières par sa fille Violette. Au procès, le procureur général Gaudel donna sa mesure. L'index vengeur, M. Gaudel accabla la parricide de questions précises mais combien délicates ! Pour elle, il demanda le châtiement suprême. Morceau de rare éloquence et de troublante psychologie ! Sous le fouet impitoyable du procureur général, Violette Nozière, qui se croyait forte, va défaillir...





Pour "le Rouge" point de canon, point de règles fixes. Il faut qu'il juge le criminel et qu'il juge son crime avant que de forcer la décision des jurés. Ci-dessus : une attitude, saisissante d'intelligence concentrée, du grand avocat général Bruzin, au cours d'un récent procès d'Assises.

mon internat, mais encore pour me permettre de vivre convenablement, sans déchoir.

« Il ne faut pas être pauvre dans notre métier, car le début est difficile. Et pourtant, nous sommes légion. Quand je consulte l'annuaire, je retrouve des camarades de promo, d'autres que je rencontrais au hasard de déplacements, qui ont tous débuté de la même façon et avec les mêmes moyens. Le métier nous accroche, nous retient. Il est passionnant. On ne peut pas dire que ce soit l'appât du gain qui incite les jeunes gens à entreprendre cette carrière. Ceux qui furent riches perdent rapidement, par un grignotage quotidien, le patrimoine familial.

« N'importe, il n'est presque pas d'exemple qu'un entré dans la carrière en soit sorti. C'est une vocation. »

Trucs de métier

C'est ce jeune magistrat, que je vis requérir ensuite de façon... magistrale, dans cette même affaire qui vint à une session d'assises, un an plus tard. Il avait une parole chaude, convaincante, et des arguments massues qui permirent la condamnation de la belle crapule qu'il avait à quelques mètres de lui, l'œil torve, la bouche amère, pensant dans son âme d'impénitent :

« Quel salaud, ce « hêcheur » : il va me faire avoir à perpette. »

Il en fut d'ailleurs ainsi.

Je félicitai ensuite mon ami, que je revoyais plus de vingt ans en arrière, en pantalons courts, aux jambes violettes de froid, dans cette Picardie désolée, à 40 kilomètres du front.

— Beau succès, mon cher Claude.

Il eut un geste de modestie :

— Non, l'homme était trop vulnérable. Les jurés ne pouvaient guère faire autrement.

— Voyons, au vieil ami retrouvé que je suis, faites quelques confidences. Comment concevez-vous, généralement, votre réquisitoire ?

— Ce n'est rien, pour moi, de le préparer. J'étudie le dossier et, après avoir mûrement réfléchi sur les incidents possibles, il est classé dans ma mémoire. Ce n'est qu'un jeu ensuite pour mettre tout cela en ordre et arriver au tribunal « fin prêt », comme disent les entraîneurs de leurs poulains.

« Maintenant, puisque nous employons des termes de turf, il faut faire la course. Course d'attente, en tête ou dans le peloton, de train ou de vitesse ?

« Moi, je surveille le concurrent le plus dangereux et qui, pourtant, me sera le plus utile. Je choisis le juré qui m'apparaît le plus intelligent, le plus compréhensif, le plus apte à poser des questions embarrassantes, et je ne requiers que pour lui. Les autres suivent fatalement. Et je crois que ma méthode n'est pas mauvaise. Hélas ! les jurés sont triés et retriés, et parfois il m'est difficile de découvrir mon personnage. Vous savez comment se fait la sélection du jury ?

— Ma foi, j'avoue mon ignorance, et beaucoup de nos lecteurs — qu'ils m'excusent de prendre la parole en leur nom — sont comme moi.

— Eh bien ! il y a une première sélection, judiciaire, car judiciaire, avant l'audience, d'abord par la commission que, dans chaque canton, préside le juge de paix. Puis un deuxième triage au tribunal de première instance. Ensuite, troisième filtrage, toujours au sort, par le président de la cour d'appel. Enfin, les élus parmi les élus, les trente-six restant, sont encore sélectionnés, avant l'audience criminelle,

pour arriver au terme de cette vaste opération et aux « douze » de chaque audience.

« Seulement, ce ne sont pas forcément les douze premiers qui sortent de l'urne et qui vont juger le procès. Non ! Il y a le jeu subtil des récusations, qui permet un triage savant parmi les noms donnés jusqu'à ce moment, le hasard combiné au choix des maires, conseillers généraux et magistrats au départ.

« On peut dire que, dans ce choix ultime, c'est le grand jeu. L'avocat éliminera tous ceux qui paraissent dangereux pour son client, les hommes d'intelligence trop vive, trop primesautière, objectifs, peu enclins à se laisser manœuvrer et impressionner.

« Des natures scrupuleuses, indécises, s'efforcent de se faire récuser. Bref, la sélection paraît bien, ici, s'opérer à rebours.

« Malgré un choix et une surveillance serrés, il peut arriver des surprises. Ainsi, on a vu, dans un procès où l'accusé avait sauvagement massacré six personnes de sa famille, surgir, après l'arrêt de la condamnation à mort, un pourvoi en cassation désastreux pour l'arrêt. Un des jurés était membre du tribunal de commerce et, à ce titre, cet « honorable » n'avait pas le droit de siéger dans l'aréopage des « douze » !...

« Certes, ce formalisme frise parfois le ridicule. Par exemple, un arrêt de la Cour d'assises peut être cassé parce que le chef des jurés n'a pas posé la main droite sur son cœur !... Le public se doute-t-il de cela ? Cette belle parade en rouge et noir est réglée comme un ballet en marche. Attention au faux pas sur le terrain glissant de la procédure ! Avec le code criminel, on ne transige pas.

« Ah ! l'ombre de la cassation. C'est la terreur de ceux du ministère public. Aussi je vous assure, mon cher ami, que je scrute le code et que je veille à l'accomplissement strict des formalités.

« Evidemment, pour l'avocat, quelle belle affaire quand surgit tout à coup l'espérance suprême de la cour de cassation ! Et Dieu sait s'il en est, parmi eux, d'habiles procéduriers. C'est au « Rouge » de veiller, au « Rouge » qui, s'il feint parfois la distraction ou une molle insouciance, est toujours à l'affût, patiemment, pour défendre la « loi » ou repousser la contre-attaque. A lui de veiller au grain. »



Au procès, le « Rouge » est demandeur. Que doit-il demander ? Beaucoup pour obtenir peu ? Non ! Peu pour obtenir quelque chose.

Excessif, inhumain, il court à l'acquiescement pur et simple. Il faut, coûte que coûte, qu'il ne donne pas l'impression de se cramponner à l'accusation, d'en faire une question d'amour-propre personnel, tel le chasseur honteux d'être bredouille. A lui donc les prétentions modestes. Ce n'était pas le fait d'un procureur dont les retraites stratégiques et... prévues d'avance — on finissait par en avoir l'habitude — sont restées célèbres au Palais.

Son principe était : « Tout plutôt qu'un acquiescement ». De repli en repli, abandonnant à regret son terrain, aménageant un nouvel îlot de résistance, puis finalement, voyant que tout était inutile, il finissait par demander aux jurés — et l'obtenir — une condamnation qui, même à la petite correctionnelle, eût paru misérable, par exemple : l'emprisonnement avec sursis.

Il avait ainsi mobilisé trente-six jurés, un service de garde, des huissiers, des greffiers, tous les magistrats de la Cour, pour ce piètre et ridicule résultat !... La montagne accouchant d'une souris. L'infanticide, l'incendiaire, le meurtrier sortant de la salle d'audience avec l'avertissement du président de n'avoir pas à recommencer « pendant cinq ans ».

C'était, de la part du « Rouge », minimiser la Cour d'assises. Que le jury acquitte ou condamne si cela lui plaît. Après tout, c'est son affaire, et il est élu et choisi pour cela. Mais on doit lui laisser toute la responsabilité de ses décisions.

Edouard PARMENTIER.

(A suivre.)

La suprême expression de la justice des hommes appartient aux jurés. C'est eux que les défenseurs, c'est eux que l'avocat général s'applique à convaincre...



Qu'en pensez-vous, lecteurs ?

Je peux dire que vous m'avez donné du mal, mais que vous m'avez fait du bien, mes chers lecteurs.

Que de réponses et intelligentes ! Je me disais : « Ils ne répondront pas ; prendre une feuille de papier, une enveloppe, un timbre ; prendre Détective, l'analyser, le disséquer et me faire don de leurs idées ; ils ne répondront pas ». Je commettais une double erreur qui tient :

1° A ce que, personnellement, je n'aime pas à écrire ; c'est, pour moi, une terrible punition que de noircir du papier ;

2° A ce que je vous prenais pour des lecteurs ordinaires. J'avais oublié que vous étiez des amis.

Vous m'avez comblé et je ne regrette pas les deux nuits presque entières que j'ai passées à vous départager : car il fallait bien vous départager. Et presque tous, vous formuliez d'intéressantes suggestions. Ce n'était pas facile. J'en suis venu à peu près à bout. Voici les quatre gagnants :

Premier prix. — M. BIERINX, 127, rue de la République, à Bruay-en-Artois (Pas-de-Calais).

2° prix. — Mme JAMIN, villa Marcel, allée du Parc-d'Hiver, à Biarritz (Basses-Pyrénées).

3° prix ex-æquo. — M. Fernand ISSOIRE, 16, rue de la Morée, à Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise), et Mme ROSE, côte des Grosses-Pierres, à Maromme (Seine-Inférieure).

Que tous les autres concurrents me pardonnent. Leurs réponses étaient, à un rien près, aussi réconfortantes et aussi intelligentes que celles des quatre gagnants, mais il me fallait me décider.

J'ai encore un mot à vous dire : Beaucoup de lecteurs écrivent en substance : « Nous sommes des manuels ; d'autres, plus instruits que nous, des instituteurs, des ingénieurs, des avocats, des curés, s'expliqueront mieux que nous et l'emporteront, mais c'est sans importance ; nous vous envoyons nos idées parce que nous aimons Détective. »

D'abord, merci. Ensuite, laissez-moi vous dire que le style m'importe peu et qu'un ouvrier peut avoir des idées plus originales qu'un polytechnicien ou qu'un normalien de la rue d'Ulm. Ne croyez pas que je juge vos réponses en grammairien ; je les juge en homme et en directeur.

Un dernier mot : Nous reprendrons, chaque semaine, cette petite conversation mais déjà, je vous dis à tous : « Merci, mes amis, mes chers amis ».

Marius LARIQUE.

P.-S. — M. R. Lebon est prié de donner son vrai nom et son adresse. Je n'aime pas me trouver en présence de fantômes ; je préfère les hommes.

Marius Larique vient de commenter les lettres, nombreuses et pertinentes, de nos lecteurs et de donner le premier classement.

Cette semaine encore, notre concours continue. Rappelons-en les données :

Votre réponse devra porter :

a) L'indication de l'article qui vous a paru le meilleur ;

b) L'indication de l'article que vous avez aimé le moins ;

c) L'indication d'un article ou d'un genre d'articles que vous aimeriez trouver dans « Détective ».

Les réponses devront être parvenues à « Détective » (3, rue de Grenelle, Paris-6^e), le jeudi 18 mai, avant minuit.

Un prix de 200 francs sera attribué au lecteur dont la réponse offrira la critique la plus intelligente et la suggestion la plus intéressante ; un prix de 100 francs à celui dont la réponse sera classée seconde ; un prix de 50 francs au troisième.

Lire dans le n° 552 de « Détective » (jeudi 26 mai 1939), les résultats de la compétition hebdomadaire concernant le n° 550.

RÉVEILLENZ LA BILE DE VOTRE FOIE—

Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir ! Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle corcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

A NOS FRAIS

Essayez notre merveilleux **STYLO** garanti 10 ans, muni de la fameuse **PLUME PLATINETTE INALTERABLE**



PRIX DE RECLAME **19 FR.** contre 8 Jours à l'essai à toute personne qui en fera la demande en joignant une enveloppe timbrée **ETS ECONOMAX - Service 87 165, RUE BELLARD, PARIS-18°**

ACCORDÉONISTES

DEMANDEZ LE CATALOGUE 30

DE LA FABRIQUE FRANÇAISE

DEDENIS, BRIVE (Corrèze)

COLLECTION

DÉTECTIVE

Dernières publications

HUGH CLEVELY

Le Gangster Amateur

Traduit de l'anglais par RAM SEW

ALICE ALEXANDRE

L'Œil du Maître

ANTHONY GRAY

La Grange de la Folie

Traduit par Madame G. D'ESTENSAN

MEANS DAVIS

L'Hôpital de la Mort

Traduit de l'anglais par Jean VALDEYRON

Chacun de ces Romans

9 fr.

Tel BUSTE... telle femme

Si vous faisiez pour votre buste la moitié de ce que vous faites pour votre visage... que d'humiliations vous seraient épargnées !



On peut dissimuler les imperfections du visage, le buste, au contraire, se montre tel qu'il est. Pas moyen de tricher. Moins encore en vacances.

Vous avez encore de jolis seins ? Raison de plus pour les conserver fermes, ronds et sans défaut, en vous servant quotidiennement — comme font maintenant des milliers de femmes — du lait Kala-Busta à base de Naxolithe.

Véritable lait scientifique de beauté pour le buste, Kala-Busta prévient et combat le relâchement des tissus glandulaire, adipeux et conjonctif dont sont formés les seins. Cette merveilleuse découverte rend les soins du buste aussi simples, aussi familiers, aussi indispensables que ceux du visage.

L'action de Kala-Busta est immédiate. Son emploi facile, agréable, externe. Votre gorge se raffermie et s'embellit à vue d'œil. Finie la gêne. Adieu les humiliations ! Vous vous sentez rajeunir. Vous êtes de nouveau et de plus en plus attrayante et désirable.

Procurez-vous un flacon de Kala-Busta aujourd'hui même chez votre pharmacien, parfumeur ou herboriste. Envoi contre remboursement de 30 fr., ou, si vous préférez, adressez un mandat de 28 fr. aux Laboratoires Naxolithe, 43-49, rue de Romainville, Montreuil-Paris, et vous recevrez votre flacon, sans marques extérieures, franco domicile, dans les 24 heures.

Kala-Busta

LAIT SCIENTIFIQUE D'USAGE EXTERNE
A BASE DE NAXOLITHE

GORGE IDÉALE = BEAUTÉ TOTALE

GRATUITEMENT

essayez ce nouveau STYLO TRANSPARENT !

OFFRE UNIQUE : A titre de propagande nous envoyons aux 1000 premières demandes nos magnifiques stylos "AMBASSADE" (marque déposée) 8 jours à l'essai :



FABRICATION HAUTE QUALITÉ, 100 % française, niveau d'encre visible, remplissage automatique (breveté), plume inaltérable, coloris mode, article extrêmement soigné. Le stylo "AMBASSADE" est livré avec un BON DE GARANTIE DE 5 ANS et vendu à titre exceptionnel avec 60% de rabais afin de faire apprécier notre marque. PRIX SPÉCIAL PUBLICITAIRE 19,- frs. (Modèle luxe Incassable 35,- frs.). Envoyez d'urgence : Nom et adresse (très lisibles) à STYLOS AMBASSADE (Service G), 96, rue de la Victoire - Paris (9°). N'envoyez ni argent, ni timbres.

SATISFACTION TOTALE ou RIEN A PAYER.

19 Frs

FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M. A. Gard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à l'Institut Moderne du Docteur M. A. Gard, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres, 2 fr. 25 ; Cartes, 1 fr. 25.

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1re PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2me PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.
Impuissance totale ou partielle, Varicocele, Pertes séminales, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3me PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4me PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5me PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17°

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8°)

CAR. 19-45

PARFUM « TROUBLANT » enchanteur, irrésistible, attire la sympathie et l'amour 14 fr. et 32 fr. 40 fr. Livres psychiques, d'amour ; Pour plaire, se faire aimer de près, de loin, 22 fr. L'art d'être heureux, 22 fr. Pour hypnotiser en 3 leçons, 5 fr. Catalogue gratis Ec. L'INITIATEUR à VIESLY (Nord). Dem. Notice bracelet Talisman « Sept ».

Mme MAX Voyante, diplôme international. Tarots. Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9°. (M° Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

ADMINISTRATION — RÉDACTION ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI°)

Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE

TELEPHONE : LITRE 46-17

ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS

COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

6 mois 12 mois

France et Colonies 41 » 77 »

Etranger, Union postale 54 » 99 »

Etranger, Autres pays 64 » 119 »

Les règlements de compte et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

POUR LA PUBLICITÉ DE

< DÉTECTIVE >

s'adresser à :

Mme H. DELLONG

73, rue des Saints-Pères

LITRE 07-50

TARIF DE PUBLICITÉ :

La ligne : 20 fr. — La page : 9.000 fr.

Ces "messieurs" en carte

NOTRE correspondant de Nancy nous signale l'heureuse initiative de M. le docteur Schmitt, maire de cette ville.

Désormais dans la cité nancéenne, le racolage pratiqué par les homosexuels sera assimilé et réglementé comme celui des filles publiques.

La constatation en sera faite par l'inscription sur un registre spécial tenu par le service des mœurs et une « carte » sera remise à chacun de ces professionnels spéciaux avec obligation de se présenter deux fois par semaine à la visite médicale, tout comme de vulgaires prostituées.

Déjà, dans une grande ville méridionale — précisons qu'il ne s'agit ni de Marseille ni de Toulon — les pédérastes se sont, nous affirme-t-on, soumis volontairement au régime prophylactique des filles publiques.

L'heure a-t-elle sonné de généraliser ces mesures et d'imposer aux prostitués masculins la mise « en carte » ?

Sans hésiter nous répondons : « Oui ! » L'intérêt de la santé publique l'exige. Il y a urgence.

Pour des raisons sociales nombreuses, au nombre desquelles le chômage joue un rôle de premier plan, les adeptes de la prostitution masculine sont, de jour en jour, plus nombreux.

Sur la Butte — ne précisons pas autrement — toute une pégre de jeunes gens, aussi vicieux que désœuvrés, vit exclusivement du prix de ses faveurs.

— Tristes faveurs ! disait, au cours d'une récente audience, le président très parisien d'une chambre correctionnelle, à l'un de ces « vagabonds spéciaux ».

L'inconscience de ces invertis est totale, leur singulière profession organisée. Ils ont leurs protecteurs prélevant, selon les usages, sur les bénéficiaires, la part du requin ; les tenanciers de leurs hôtels préférés leur consentent une honnête ristourne ; ils savent se spécialiser dans l'entolage ; la chronique judiciaire, elle-même, est alimentée de leurs drames passionnels, telle l'affaire de « vitriolage » entre homos, jugée le 3 avril par la 17^e chambre du tribunal de la Seine.

Alors, n'est-ce pas l'heure d'embrigader et de discipliner le bataillon des Corydons-boys ?

Par leur nombre, par la modicité de leurs tarifs, ils sont déjà, pour les prostituées, adversaires et concurrents non négligeables. Il est temps d'égaliser les chances en obligeant « ces messieurs » au contrôle, tout comme « ces dames ».

Vénus a ses risques et nul ne conteste le danger de ses coups de pied. Or le commerce des homosexuels offre très exactement les mêmes périls avec l'aggravation de l'absence de toutes précautions officielles prophylactiques.

Allez aux audiences correctionnelles ! Avec attention, examinez ces recrues spéciales de l'armée du vice ! Vous verrez que les visages de ces « beaux gosses », aux allures de collégiens pubères, offrent des stigmates inquiétants auxquels l'acné classique des lycéens n'a rien à voir.

Faut-il donc laisser libre circulation sur la voie publique à de tels propagateurs de dangereuses maladies ?

Ces « messieurs » ont déjà, pour la plupart, à l'image des courtisanes, leurs cartes de visite ; il est grand temps de leur en imposer une autre les astreignant aux visites médicales dont nous croyons avoir démontré l'impérieuse et opportune nécessité.

DETECTIVE.

Prostituées, à vos bas !

CETTE affaire d'entolage commença par un cours de droit dont M^e Campana, défenseur de Maud et de Nine, fut le brillant professeur. Il a bien raison ce dicton hébraïque : *la langue n'a point d'os* ; on fait dire ce qu'on veut aux mots, avec un peu de talent, et M^e Campana en a beaucoup, de sorte que nous fûmes tous convaincus à la 17^e chambre correctionnelle, après son cours, que la racoleuse du trottoir était d'une espèce différente, d'une espèce inférieure à celle des cafés ; que ses deux clientes étaient pures comme des brebis pascales et que le grand coupable, le corrupteur, était, sans aucun doute, ce M. Alexandre à qui Maud et Nine prirent 2.000 francs dans son portefeuille, œuvre pie.

Tous ! Quand je dis tous, j'exagère un peu, rien qu'un peu, mais ce peu prend une certaine importance car il ne représente rien de moins que le président de Clavel à qui, en fin de compte, appartient la décision. C'est curieux comme le président de Clavel est fermé, hermétique, imperméable à l'éloquence. Cet homme, sentimental et poète dès qu'il a quitté le siège, ne s'en tient qu'aux faits tant qu'il préside. Vous ne le sortirez pas de là. Vous pourrez dérouler les plus magnifiques périodes, vous pourrez aligner les plus subtiles argumentations, vous pourrez être émouvant, tragique, spirituel, mordant, incisif, benoît, tendre, pitoyable, cela n'empêchera pas le président de Clavel de procéder aux interrogatoires arides mais instructifs.

C'est ainsi que j'apprends de M. Alexandre que Maud ou Nine, l'ayant attiré dans l'hôtel et débit de boissons, tenu rue des Lombards par Mme Richer, a fouillé dans son portefeuille cependant qu'il s'occupait d'apaiser sa soif d'amour avec l'une d'elles et qu'elle a délesté le portefeuille de deux mille francs.

Mais j'apprends aussi — de Maud — que M. Alexandre n'était pas un homme à se contenter d'une femme seule celle-ci fût-elle une remarquable professionnelle, et qu'il avait exigé d'elle le renfort d'une de ses amies, ce qui se paye.

Soit ! Mais tout de même pas le prix que fixèrent elles-mêmes les deux filles d'amour entôleuses. Un vice est toujours coûteux, mais deux mille francs, c'est une somme et, lorsqu'il est tarifé par les intéressées elles-mêmes, cela devient exagéré.

Aussi le président de Clavel estime-t-il de bonne justice de faire rendre gorge, un tant soit peu, aux deux jeunes femmes en les condamnant à 200 francs d'amende chacune. Et l'hôtelière, malgré qu'elle en ait et qu'elle paye 15.000 francs de patente pour ses chambres « de passe », s'entend condamner à la même peine. En somme, avec le jeu des décimes, l'Etat fait une bonne opération ; mais je ne vois pas, dans cette affaire, ce que M. Alexandre, la victime, récupère. Il est vrai qu'il eut l'assouvissement de son plaisir... Il est vrai qu'il est moins intéressant que M. Paul Reynaud et son Trésor...

Risque professionnel

ET voici mon souteneur hebdomadaire devant la 17^e chambre correctionnelle. C'est un Algérien, celui-ci, comme Saïd, le dresseur d'amazonne, dont l'inspecteur principal R.-J. Piguet vous a conté les exploits, avec verve, la semaine dernière, dans *Détective*.

Le bel Oshima, né à Constantine, émigré sur le boulevard Sébastopol, connu là une jeune fille de bonne famille à qui il promit le mariage. Mais en attendant, il lui demanda de « travailler » pour lui, sur le trottoir. Voulait-il ainsi faire son initiation amoureuse ou, plus simplement, éprouver avant le mariage qu'elle pourrait très bien faire marcher le ménage sans qu'il eût à s'en mêler ? Son avocat trouve normale l'attitude de Oshima : quand on est marié, on met tout en commun, argumente-t-il. Oui ! mais Oshima n'est pas marié et de plus, à suivre le raisonnement de l'avocat, il eût dû aussi se prostituer. Or il se contentait de jouer à la belote avec des collègues et de disperser en encouragements quotidiens à la race chevaline les billets gagnés, sur le dos, par sa promise. Ce n'était plus régulier et l'inspecteur de la Mondaine eut raison de rétablir l'équité dans le pacte, en arrêtant Oshima.

Mais il en eut du mal, ce pauvre ins-

pecteur, pour obtenir ce résultat ! Il lui en fallut faire des « planques » et des « filatures » pour prouver qu'Oshima était un vagabond spécial ! (Ne vous alarmez pas ; ne cherchez pas dans Littré ; ça veut dire tout bonnement un souteneur, un maquereau, un marlou, un poisson, un mac, un homme, un vrai de vrai, un barbeau, un hareng ; j'en passe et des meilleurs ; mais vous comprenez que ces mots-là ne feraient pas bien sur un rapport ; vagabond spécial, c'est plus riche encore qu'assez insultant pour les trimardeurs, pour les « cloches », pour les « traîne-patins », pour les gueux, pour les vagabonds sans spécialité, quoi ! A leur place, je constituerais une ligue de moralité et je réclamerais des pouvoirs publics qu'on débaptisât les souteneurs et qu'on ne les appelât plus vagabonds, même spéciaux.)

Et comme les ligues de moralité sont omnipotentes, j'obtiendrais gain de cause.)

Un qui n'obtint pas gain de cause devant le président de Clavel, ce fut l'avocat de l'Algérien. Le président de Clavel ne peut supporter les « supporters » de ces dames du trottoir. Ils ne lui ont rien fait mais ce qui l'ennuie, c'est qu'ils ne font rien. Alors, invariablement, il les envoie pour trois mois confectionner des chaussons de lisière à Fresnes et il les prive de l'atmosphère reposante de Paris en leur infligeant, en outre, cinq années d'interdiction de séjour. C'est son tarif ; Oshima, le bel Algérien, devra le payer.

COMPTES RENDUS
D'AUDIENCES
DE
SIMONE FRANCE

Dans le bain...

Si j'en crois cette audience de la 17^e chambre, ce n'est plus une investigation que fit la brigade mondaine dans un établissement de bains de vapeur mais une raffe... Et si j'en crois les noms incroyables des inculpés, il me faudra reviser ma croyance que les oiseaux ont peur de se mouiller les ailes. Ils sont trois : Chardonneret, Moineau et Rossignol. Ça n'a pas l'air vrai mais je n'y peux rien ; je vous jure que c'est sérieux et même terre à terre et que, si ces oiseaux-là avaient des ailes, ils ne seraient pas là, piteux, honteux, déconfits... Ils s'envoleraient vite par les ouvertures des vastas grâce auxquels l'appareur Ducrocq, tirant sur une ficelle, nous dispense un peu d'air frais.

Ils se défendent avec l'ordinaire mauvaise foi qu'apportent les habitués des bains de vapeur à justifier leur présence en ces lieux.

— Nous voulions maigrir, disent-ils. A quoi le président de Clavel objecte que si Moineau, par exemple, maigrissait encore il n'en resterait rien, car on voit déjà le jour au travers. Et pour bien marquer qu'il n'est pas dupe des mauvaises raisons avocassières (encore que talentueuses) de M^e Mallard, le président enrichit le Trésor de 100 francs d'amende à quoi il condamne chacun des trois baigneurs vaporisés.

Monsieur le président, c'était la première fois que j'allais dans un bain de vapeur. Vous savez ce que c'est ; il fait au moins 50 degrés de chaleur ; ça amollit l'esprit et la chair et...

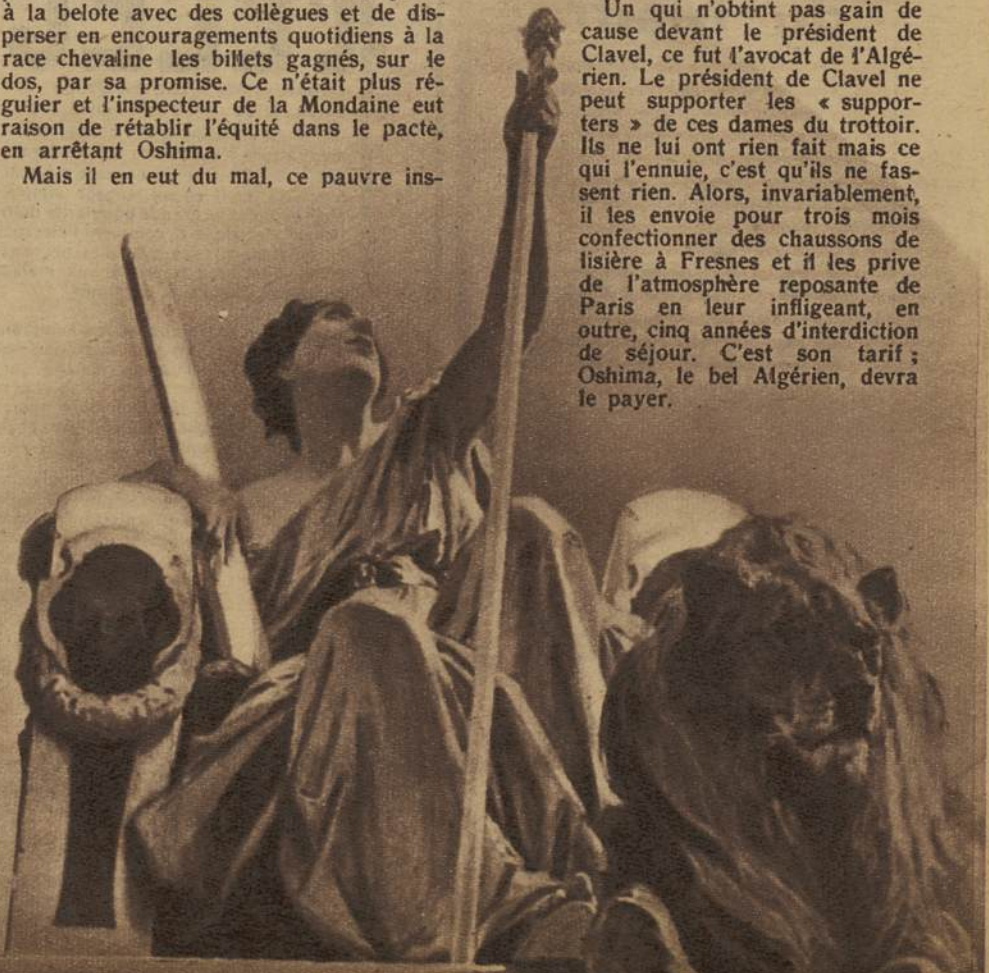
— Et ça vous a rendu si faible que vous êtes tombé dans les bras d'un jeune et beau baigneur, coupe le président de Clavel, qui feuillette le dossier.

Athlétique, ardent, viril et sain, M^e Adrien Pôl se jette à la rescousse de son client, M. Amont :

— Monsieur le président, c'est sur l'avis du docteur et même de sa femme que mon client s'est fourvoyé dans cet établissement que nous maudissons et qui nous vaut d'être là, devant vous, indignes et repentants.

— Maître, vous ne me ferez pas croire que Mme Amont a conseillé à son mari le jeune et beau baigneur ; ne confondons pas le tout et la partie ; le bain de vapeur est une chose, le jeune baigneur en est une autre. Je ne tombe pas dans le piège des métonymies. Et puisque votre client s'est égaré une fois, qu'il ne retourne pas, comme le chien de l'Evangile, à son vomissement.

Quinze jours de prison avec sursis, à titre d'avertissement...



DES HOMMES

De la poudre et... des bals

A la mairie du « cinquième », on en parle encore ! Dame, les frères Gabriel, deux jumeaux, épousaient les sœurs Lucien. De telles épousailles ont, tout de même, leur originalité.

Et puis... et puis les choses se gâtèrent, car, s'il n'en était point ainsi, le rôle du narrateur judiciaire serait égal à zéro, les ménages heureux n'ayant, vous le savez, point d'histoire ni d'histoires.

Après une courte lune de miel, les conjoints se séparèrent et chacun reprit sa petite indépendance en attendant le divorce libérateur.

Comme, tant dans le clan masculin que féminin, nul n'avait fait vœu de chasteté, ou même de pénitence, frères et sœurs, maris et épouses furent s'étourdir à Montmartre.

Ainsi, un certain soir, les deux inséparables frères rencontrèrent, dans un bal musette, les non moins inséparables sœurs très absorbées à se refaire une beauté, houpette en main, entre deux tangos.

Ici commence le drame ! Aussi sots que jaloux, les maris usèrent alors, *coram populo*, d'un droit de correction dont seul, au surplus, le principe leur appartenait. Mais la roue a tourné.

LE PRÉSIDENT (aux deux frères). — Vraiment, c'est l'histoire de la paille et de la poutre ! Vous reprochiez à vos femmes leur conduite légère. Que faisiez-vous, vous-mêmes, dans ce dancing ?

GABRIEL SENIOR. — Un homme, mon président, ce n'est pas pareil ! (Rires.)

LE PRÉSIDENT. — Vous avez donné des coups à vos épouses respectives ?

GABRIEL SENIOR (porte-parole de son cadet). — Vous savez bien, mon président, qu'on ne frappe pas une femme !

LE PRÉSIDENT. — En effet, mais nous voyons quotidiennement le contraire.

GABRIEL SENIOR. — D'ailleurs, ce n'est pas dans nos habitudes.

LE PRÉSIDENT. — Alors, mettons que c'était à titre exceptionnel ! (Rires.)

Les victimes, toutes deux très élégantes, et solidaires, regardent, en chien de faïence, leurs seigneurs et maîtres.

Autant les deux frères sont interchangeables, tels gouttes d'eau, autant les deux sœurs sont différentes, l'une blonde et forte, l'autre brune et élancée.

LA DAME BLONDE (lymphatique et philosophe). — Pour vous dire, M'sieu le président, combien il m'a donné de gifles, je serai bien embarrassée. Peut-être quatre, peut-être dix ! Vous savez, je n'ai point compté ! (Rires.) D'ailleurs, je lui en ai aussi rendu.

LE PRÉSIDENT. — Alors vous êtes quittes (Rires. S'adressant à la sœur.) Et vous ?

LA DAME BRUNE. — Ils sont tombés, tous les deux, sur moi, à bras raccourcis.

LE PRÉSIDENT. — Si l'on peut dire, puisque vous avez été frappée à coups de pieds dans le bas du dos. (Rires.)

LA DAME BRUNE. — Et dire qu'ils s'étaient présentés à nous comme des gentlemen !

LE PRÉSIDENT. — Votre divorce est terminé ?

LA DAME BRUNE. — Pas encore... depuis trois ans !

LES DEUX FRÈRES (qu'une pension alimentaire à servir à leurs femmes guette). — Oh ! rien ne presse, mon président, rien ne presse !

En attendant, le tribunal leur inflige seize francs d'amende et accorde aux deux sœurs cent francs de dommages pour le prix d'une douleur qui n'a heureusement causé nul préjudice esthétique. J. M.



En flânant...



Andrée Maurel, jeune fille de quinze ans, vient d'être condamnée par le tribunal d'Albi à cent francs d'amende pour exercice illégal de la médecine. En effet, elle se prétend guérisseuse. Une simple imposition des mains et le fluide que dégage Andrée s'en va guérir les maux les plus divers...

A la préfecture de police une tradition charmante s'est renouvelée cette année. En présence d'une délégation de forts de la Halle et du Comité des Fêtes de Paris, la gracieuse "Reine de France" remet à Mme Langeron une corbeille de muguet. Près d'elle, M. Langeron, préfet de police.



Abandonnée en pleine rue, à Charenton, par sa mère qui s'enfuit, une fillette de trois ans est conduite au commissariat de Charenton. Un agent, au cœur de père, s'efforce de calmer les larmes de la petite qui, le lendemain, sera réclamée par son père. L'enfance est, trop souvent, l'enjeu de bien des drames...

Le contrôle des "passes"

Le jugement que vient de rendre, sous la présidence de M. Guillaumot, la 13^e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, risque de provoquer, dans le monde de l'hôtellerie, un émoi considérable.

La propriétaire d'un hôtel de Montmartre était poursuivie sous l'inculpation de complicité d'escroquerie, parce qu'elle avait omis de signaler à la mairie qu'un de ses locataires, Roger, garçon de café inscrit au chômage, vivait en compagnie de Mlle Mathilde, fille soumise.

Cette omission avait permis à Roger de toucher les indemnités auxquelles il n'aurait pas eu droit, car sa compagnie habituelle avait une situation bien rémunérée.

L'hôtelière, Mme Augustine (une énorme femme, toute rouge d'indignation), protestait contre les poursuites.

— M'accuser de complicité d'escroquerie, criait-elle, c'est abominable !

Le président Guillaumot tenta de lui faire comprendre les rigueurs administratives. Effort inutile.

L'inspecteur du service du contrôle des allocations de chômage précisa la thèse de l'administration ; thèse implacable, peut-être injuste, mais forte comme la loi du plus fort. Elle se résume ainsi :

L'hôtelière savait que Mlle Mathilde « se défendait ». (C'était l'expression même qu'elle avait employée au commissariat.) Sachant que la fille avait des ressources, elle aurait dû l'indiquer à la mairie.

On conviendra que le raisonnement de l'administration est excessif. Et le défenseur de Mme Augustine, M^e Jean Duroyaume, le combattit avec beaucoup d'esprit et de force juridique :

— Il faudra donc, désormais, plaider M^e Duroyaume, que les hôteliers se renseignent exactement sur le revenu des femmes galantes qui habitent chez eux, qu'ils contrôlent le rendement des visites de leur clientèle passagère...

On pourrait suggérer l'établissement d'un compteur — inspiré du taximètre — qui fonctionnerait à l'entrée de chaque client et qui dresserait, des « passes », une statistique sans défaillances...

Le tribunal a suivi les arguments de l'administration : Mme Augustine a ramassé 100 francs d'amende et le garçon de café 8 mois de prison.

VIES HÉROÏQUES

COURRIERS

DU CIEL



Un groupe de pilotes étudie un nouvel itinéraire : l'un d'entre eux, au poste de pilotage, avant le départ ; un cocktail à 3.000 mètres : on en parlera aux amis.

Sur son dix-tonnes volant, qui a les grondements d'un orgue puissant, Jean Balet, pilote, vient de réduire les gaz. La grosse masse de l'avion, tirée par les 1.800 CV, devient plus silencieuse. Un ronronnement doux a succédé au tonnerre, tempéré tout de même par l'insonorisation de la carlingue. Au travers des hublots, pendant que l'appareil fait le tour de piste réglementaire, les passagers lisent, sur le sol vert de la prairie, les lettres de six mètres de haut qui apparaissent minuscules : Le Bourget. Puis, l'aile gauche s'abaisse, masquant la gigantesque gare et le décor terrestre vient vers le Bloch 220 à une allure vertigineuse. Le pilote, seul maître à bord, a abordé le virage qui va précéder l'atterrissage. Un redressement souple, insensible, une descente feutrée et à niveau de l'aile, les maisons défilent à une allure endiablée. Un petit choc, léger comme un zéphir — l'avion a pris contact avec le sol — l'aire d'atterrissage, les employés qui courent, les douaniers qui fouillent, la sortie...

Le F.N.P.K. vient de terminer son labeur quotidien. Jean Balet aussi. En vitesse, il a sauté dans sa Citroën pour rejoindre sa famille dans la petite ville banlieusarde. Ce chevalier de l'air est devenu un homme comme les autres. C'est dans son jardin, en bras de chemise, plantant au cordeau une rangée de pois que je le trouve, quel-

ques instants plus tard. Sa poigne athlétique, maculée de terre, a saisi la mienne.

— Fais pas attention, mais c'est moins sale que le cambouis, me dit-il, en guise d'excuse.

Quatre enfants jouent autour de lui; tous solides, pleins de santé.

Il a l'air d'un comptable, costaud certes, qui, sa journée finie, s'intéresse à la vie champêtre. Je l'ai connu pendant la guerre, à mon escadrille. Il a, maintenant, à son actif, huit mille heures de vol, est millionnaire en kilomètres — pas en argent — aime-t-il ajouter en riant. Il a passé dans l'azur plus d'un an de sa vie, sans contact avec la terre, seul, au milieu des embûches du ciel, de ses trous d'air, de ses brouillards qui aveuglent, de ses coups de vent qui font craquer la mâture. Il est, à cette heure, un jardinier placide, qui s'inquiète du temps qu'il fera et de la pousse rapide de ses légumes.

Jean Balet n'a rien à me refuser ; nous sommes de trop vieux copains. Pourtant, il renâcle quand il connaît l'objet de ma visite.

— Et moi qui croyais que tu venais me demander à dîner ? Te parler de mon métier, de ma vie ? Ils sont, l'un et l'autre, comme ceux de tout le monde. M'inter-viewerai-tu si je pilotais une Pacific, un taxi, un autocar ? Je suis un conducteur qui a des patrons lesquels vendent du kilomètre aérien au lieu de le vendre terrestre, et c'est tout. Enfin, pour toi et pour t'éviter des ennuis...



« L'aviation commerciale ? C'est Bossoutrot, le député du X^e arrondissement, que l'inaugura le 8 février 1919, par un premier voyage Paris-Londres, sur un Goliath de la société Farman. Depuis, elle a fait son petit bonhomme de chemin. Mes camarades et moi, nous fermons journalièrement la boucle terrestre — 40.000 kilomètres — c'est la longueur de notre réseau.

Les « zines » tapaient, à cette époque, leurs 140 kilomètres à l'heure, et c'était beau. Aujourd'hui, notre moyenne commerciale de croisière atteint le 300, le dépasse souvent. Mais quelle amélioration dans la carcasse et dans les moteurs de l'avion !...

« Je me souviens des premiers temps où la ligne Toulouse-Casa fonctionnait, sous la vigilante et terrible férule de Dorat. Ah ! ces Laté 25, monomoteur. Ce n'est pas nous qui avions du courage : c'étaient ces malheureux et rares passagers, juchés sur les sacs de lettres, sans habitacle, sans toit, le visage battu par le vent, par la pluie, qui leur enfonçait ses milliers d'épingles. Tu vois, je te fais une rétrospective, je te parle des temps héroïques où avec rien, on nous demandait... et on obtenait beaucoup...

« Aujourd'hui, nous avons des navires aériens, de véritables laboratoires volants. La technique a mis à notre disposition toute sa science. Tu as vu notre balcon aérien, notre demeure confortable, où, séparés des passagers, moelleusement installés dans nos fauteuils, avec nos radios à côté de nous et le mécanicien en combinaison blanche qui surveille ses instruments vérificateurs, nous fonçons vers le but.

« As-tu dénombré quelquefois la diversité de ces cadrans ? Altimètre de navigation, d'atterrissage, indicateurs de vitesse, de graissage, de niveau d'essence et d'huile, de virage, de vitesse (tu te souviens du « badin » d'escadrille), les compte-tours, les thermos, les correcteurs altimétriques, les organes de contrôle et de commande des freins sur roues, de l'éclairage, des hélices à pas variable, des rhéostats... J'en passe, cela te lasserait et tes lecteurs aussi.

« Alors, on se laisse glisser dans l'azur céruleen, dirait le poète. Tu comprends, autrefois, on demandait aux pilotes des qualités essentiellement à base de cran, de sacrifice, auxquelles on ajoutait l'expérience, la science navigatrice, le sang-froid, etc. Cela suffisait pour l'époque, paraît-il. Maintenant, tout cela n'est pas superflu, au contraire. Mais on exige, des nouveaux venus, des qualités intellectuelles très grandes et une somme étendue de connaissances. Les appareils sont plus complexes que jadis, plus difficiles à conduire.

« Étant donné toutes les qualités requises des commandants de bord, il faut des pilotes régu-

Chaque année, plus de 100.000 passagers prennent l'avion et 1.300.000 kilos. de fret sont transportés.

La régularité de marche est presque absolue : 98 %.

100 pilotes, radios, mécanos. 120 appareils suffisent à ce trafic intense.

La sécurité en avion est supérieure à celle de l'auto : 0.002 par million de kilomètres parcourus.

lièrement formés par une éducation bien adaptée à cette navigation nouvelle. Il paraît — et je crois qu'au ministère de l'Air on s'occupe sérieusement — que l'on va créer une Ecole nationale de l'aviation marchande, dans un très bref délai. Il serait à souhaiter que cette excellente idée prit bientôt corps.

Coups durs

« Nous en avons tous eu : mais le progrès les supprime petit à petit. Jadis, on avait un pépin tous les 20.000 kilomètres. C'était encore le temps du tâtonnement. Des moteurs trop faibles pour de lourds fuselages, des terrains mal agencés, une météo insuffisante.

« Maintenant, on compte à peine un accident pour un million de kilomètres parcourus. L'avion est plus sûr que l'auto. Songe que Air-France relie quatre continents, dessert trente-sept nations, a cent escales réparties dans le monde. L'indice « accident » qui était, par million de kilomètres passagers, de 0,18 en 1932, est réduit presque à zéro actuellement, exactement 0,002. Evidemment, c'est un métier où il faut avoir le feu sacré. Ceux qui n'ont pas la foi doivent rester chez eux et planter leurs choux — ce que je fais à mes moments de loisir... Le sens de l'air, tout est là.

— Il y a les coups durs, tout de même...

Ce disant, je regarde sa bonne figure rieuse, avec une cicatrice partageant en deux son nez, son menton ; une estafilade qui zèbre son front, sa tempe et va se perdre tout près de l'oreille, dans les cheveux grisonnants, qu'il a drus.

— Non, non, je ne me suis jamais « retourné les pinces », lisez « je n'ai jamais capoté », avec un zinc commercial. Ça — et il montrait ses balafres — c'est un souvenir d'une période d'entraînement, à Tours.

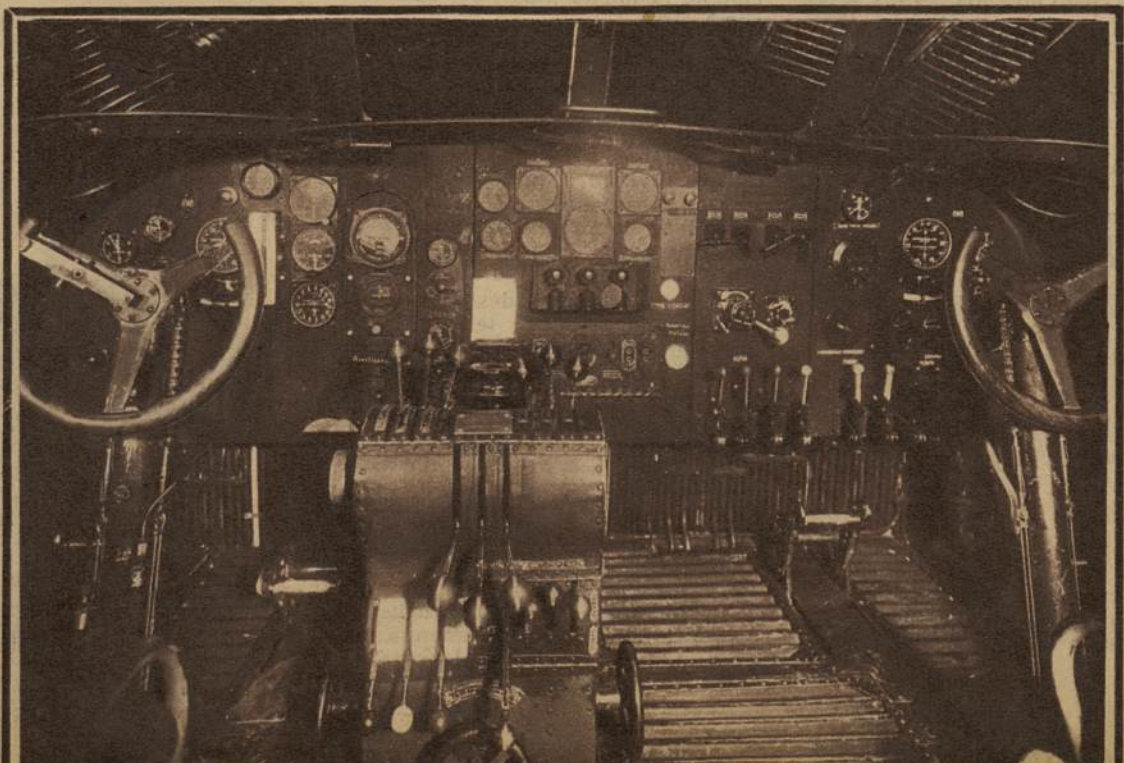
— Raconte.

— Tu sais, les vieux coucous qu'on nous donnait à nos périodes de réserve. Ces vieux Bréguet 14 qui tenaient quand même le coup. On me fait faire un tour en double commande avec un petit sergent comme moniteur.

« Je décolle bien — je n'avais pas perdu la main — et on va faire un tour dans la campagne. Nous survolons un peu la Loire et comme nous arrivions au-dessus de Bléré, un coup de tabac prodigieux prend le Bréguet et le vire presque jusque sur l'aile droite. En même temps, l'appareil fait une perte de vitesse et moi, qui gros malin ne m'étais pas attaché, suis vidé hors de la carlingue.

« Non, non, je n'avais pas de parachute, nous étions à 800 mètres d'altitude, et pourtant, aujourd'hui, je suis là, dans mon jardin, à bavarder avec toi...

« Ça a duré un vingtième de seconde, cette aventure. Personne, moi moins que quiconque, n'y a jamais rien compris. Et pourtant, j'ai eu le temps de retracer ma vie comme il paraît qu'on le fait seulement à l'approche de la mort. Je crois que c'était bien le cas. Je me souviens



Nos pilotes font chaque jour le TOUR DU MONDE

perdu de temps. Il se croyait foutu lui aussi. Il hurlait des paroles que je n'entendais pas, jusqu'à ce qu'il eût arrêté le moteur et saisi naturellement le manche. Enfin, je pus entendre :

« Tiens bon, je vais atterrir... »

« Je te rappelle que nous étions à 800 mètres. Tenir bon ! il n'avait pas besoin de me le recommander. J'avais, de mon poing gauche, troué à nouveau la toile et je m'agrippais maintenant des deux mains au bâti de bois du fuselage. Ce que dura la descente, je te laisse à l'imaginer.

Le réseau aérien français survole 60.000 kilomètres répartis sur 37 États.

Il comporte la ligne la plus longue au monde : Paris-Buenos-Ayres 13.000 kilomètres et la plus courte : Paris-Londres, 330 kilomètres.

Il suffit de 55 minutes pour joindre entre elles ces deux capitales.

Nos avions commerciaux sont les plus rapides du monde : 300 kilomètres-heure.

De grosses gouttes de sueur ruisselaient de mon front. J'avais le dos mouillé : était-ce du sang ? Le copain hurlait :

« Ramasse tes jambes ! Ramasse tes jambes ! Je vais me poser. »

« La terre arrivait, menaçante. Mon poids, derrière, à l'extrémité de l'avion, le décentrait longitudinalement. Enfin, un choc, boum. Nous nous écrasâmes au sol. Je me réveillai à l'hôpital, et mon petit sergent moniteur, un jeune tout rougissant, fut la première figure que j'aperçus. Il n'avait rien, lui. Moi, simplement des contusions internes violentes, la patte droite cassée et la gueule un tant soit peu amochée. Les avions civils m'ont toujours préservé, depuis, de cette aventure.

« Certes, il y a des pépins comme dans tous les moyens de transport. Mais ils sont réduits au minimum et le public, souvent mal renseigné, a tort d'y attacher une importance qu'ils n'ont pas. Grâce à nos mécanos, ces obscurs, ces sans-grade, êtres aux âmes d'élite, au dévouement sans borne, la machine est toujours prête à servir et en bon état.

« Veux-tu un exemple ? Les mêmes moteurs durent chez nous, avant la révision, huit fois plus que dans l'aviation militaire. Pourquoi ! Parce que nos mécanos restent attachés à leurs machines, n'en changent point, ont une responsabilité précise. Pas de solution de continuité dans les soins qu'ils donnent aux moteurs. Ces derniers sont leurs enfants, capricieux parfois, mais plus souvent obéissants.

Météo

« Tu te souviens de notre brave ordonnance, Antonin, qui cumulait à l'escadrille, avec ces fonctions, celles de cuisinier. Rappelle-toi ses entrées dans nos chambres respectives avec le même leit motiv :

« Vent nord nord-est, visibilité médiocre, bombardement possible, sinon certain. »

« C'était tout ce que la météo du groupe ou de l'escadre pouvait nous donner. Aujourd'hui, la crasse la plus épaisse, le plafond le plus bas n'empêchent pas un départ.

« Je me suis trouvé une fois, il y a bien longtemps de cela, étant pilote à l'Aéropostale, au-dessus du Canigou, perdu dans une mer opaque de nuages. Je ne voyais pas le bout de mes ailes. A cette époque, le P. S. V. (pilote sans voir) n'existait pas encore. Nous n'avions pas à bord

ces petits instruments salvateurs, à l'aspect modeste, mais combien sûrs, qui sont aujourd'hui nos plus fidèles compagnons.

Je n'avais que du frêt... et ce fut tant mieux. Je naviguais à l'aveugle des minutes interminables. J'essayais de monter, de descendre... La couche devait être bougrement épaisse... Et puis, je voulais tout de même maintenir une altitude normale, car les pics rocheux, ça ne pardonne pas...

« Je volais droit, j'en étais sûr... Et je me suis retrouvé, cul par-dessus tête, au-dessus de Figueras !... Je volais à l'envers. On perd facilement tout sens de l'équilibre dans le gris des cieus. Heureusement, je te le répète, qu'un passager ou deux n'étaient pas avec moi et que les sacs, peut-être en prévision de ces incidents de route, étaient solidement arrimés.

« Mais tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Maintenant, par tous les temps, par brouillard dense même, nous décollons. Mieux encore, nous atterrissons dans un coton qui apparaît, au premier abord, aussi infranchissable qu'une forêt vierge. Le langage précis, qui ne peut pas se tromper, des variomètres et de l'altimètre, du compas, du dérivomètre, nous permettent ce miracle.

« Nous faisons le point, tout comme un commandant de navire. La mer est mieux connue que le ciel, la vitesse de ses courants est régulière. Dans les airs, notre vitesse de déplacement est considérable, les vents varient sans cesse, changent de direction, d'intensité suivant l'altitude et le relief. C'est donc plus difficile à se diriger. Les postes de terre nous servent. Nous recoupons leurs renseignements et sommes toujours à même de situer notre position.

« Et quand il s'agit d'atterrir dans le brouillard qui stagne, à ras de terre, perfide, dangereux, nous le faisons à l'aveugle, guidés par les voix mystérieuses du gonio. L'onde utilisée pour les manœuvres est de 932 mètres.

« Je ne te conterai pas par le détail les paroles étranges échangées entre le terrien et le radio de bord. Lettres et chiffres : « Q M D ? — 198 — Q G E ?... F O C 135. Q A M. » Cela signifie, en vrac : « Quel cap magnétique dois-je suivre, par vent nul, pour me diriger vers vous ? Quelle est ma distance, en ligne droite, par rapport à vous ? etc. »

« Nous, les vieux — Balet est pilote civil depuis quinze ans — forts de notre expérience, certains d'avoir eu à surmonter toutes les difficultés, nous avons un peu rechigné, en douce, bien sûr, quand il nous a fallu « retourner à l'école », afin de prendre notre brevet supérieur de navigation. Mais les jeunes arrivaient, nous poussaient, nous aurait damé le pion avec leur désir de monter rapidement. Et l'extension des lignes, la jonction à opérer entre des pays inconnus nous a stimulés tous. Nous sommes, à l'heure actuelle, 67 pilotes à Air-France détenteurs de ce brevet.

« C'est indispensable. Il faut marcher avec le progrès. La navigation à la boussole, au compas, que nous employions durant la guerre, a vécu. Naviguer, c'est tracer une route dans l'infini, sans point de repère possible, sans horizon, sans bord, ne laissant aucune trace, aucun sillage. Ce n'est pas commode, ou du moins, ça ne l'était pas. Maintenant, la technique, la science nous aident et dans les steppes sans bord, aux invisibles carrefours de nuages, nous savons toujours quelle est la bonne route à prendre.

Matériel

« On a coutume d'admirer toujours aveuglément ce que fait l'étranger et de dénigrer nos propres efforts.

« Aussi, à toi, je vais t'apprendre (et il a raison) que nos avions commerciaux sont les plus rapides du monde. On va l'opposer les Américains, mais ce n'est pas vrai. Nos moyennes de croisière sont supérieures. Nous avons la ligne la plus longue « in the world », Paris-Buenos-Aires, et la plus courte, Paris-Londres.

« Je pourrais, sur toutes les lignes où j'ai servi, indiquer les champs où l'on peut trouver des pissenlits. Je les vois du haut des cieus : ce n'est pas la panne qui m'a permis de les repérer.

Hubert BOUCHET.

(A Suivre.)

que je volais au-dessus de mon moniteur à la vitesse d'un météore, mes pieds lui rasant la tête — il était debout dans l'habitacle rond, où est juchée la tourelle de mitrailleuse — et dans ce ballet aérien, à proximité de mon bras droit, passa le fuselage. Quel réflexe miraculeux agita mon coude ? Je l'enfonçai brusquement dans la toile qui, fort heureusement, céda. Sur un avion métallique, je serais, à l'heure actuelle, près du Bon Dieu, s'il avait voulu de moi.

« Suspendu dans le vide et soutenu simplement par mon bras droit qui entrainait maintenant jusqu'à l'épaule à l'intérieur du fuselage, j'avais l'air d'un pantin balloté au gré du vent qui arrivait sur moi à 160 à l'heure, vitesse de l'avion.

« Tu penses que le petit collègue moniteur n'avait pas



Est-ce la chambre aux machines d'une centrale électrique ? Non ! tout simplement les tableaux de bord d'un avion moderne. Au-dessus de la campagne française, les puissants appareils tracent leurs routes : Guerrero, Codos ! L'un n'est plus, tombé en plein ciel de gloire ; l'autre continue à porter le flambeau.



DETECTIVE

Directeur :
MARIUS LARIQUE

COURRIERS DU CIEL

La vie héroïque des pilotes de ligne force l'admiration des foules. Mermoz, l'Archange, dont on voit ici, à son poste de pilotage, le lumineux visage, fixé par notre photographe, fut un des plus illustres COURRIERS DU CIEL
Lire l'émouvante enquête de **HUBERT BOUCHET**

